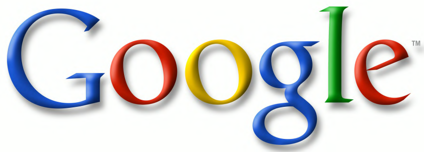


KRYLOFF

OU

LE LA FONTAINE RUSSE.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis. 46.

KRYLOFF

OU

LE LA FONTAINE RUSSE

SA VIE ET SES FABLES

PAR

ALFRED BOUGEAULT





PARIS

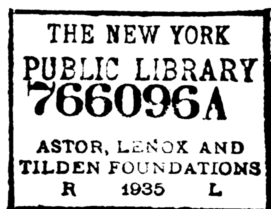
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, rue des Saints-Pères; 215, Palais-Royal.

SAINT-PÉTERSBOURG,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1852



KRYLOFF

OU

LE LA FONTAINE RUSSE.

SA VIE ET SES FABLES.

Parmi les langues de famille slave, qui se parlent en Europe depuis les bords de l'Adriatique jusqu'aux confins de l'océan Glacial, la langue russe paraît appelée à jouer dans l'avenir le principal rôle. Elle est parlée par un peuple qui, depuis un demi-siècle environ, s'est placé au niveau des grandes puissances européennes. Un pied sur la Baltique et l'autre sur la mer Noire, l'empire russe fait sentir son poids à tout l'Occident, qui ne jette pas sans inquiétude un regard sur ce colosse. De plus, ses vastes possessions de la Sibérie, le débouché du Caucase, qui ne peut manquer de lui appartenir entièrement tôt ou tard, lui ouvrent sur l'Asie une carrière dont il est difficile d'entrevoir les résultats : l'aigle à double tête des tzars plane sur les deux mondes.

En somme, il n'est pas de nation en Europe dont

le présent paraisse plus solide et l'avenir éclairé de plus belles espérances. Tandis que chaque peuple se sent ronger au cœur par une plaie cuisante et se débat péniblement sous l'étreinte de difficultés sans cesse renaissantes, la Russie marche sans effort dans la voie du progrès dont elle accepte avec discernement les lumières; elle profite de l'expérience que les autres peuples ont payée par des déchirements pénibles et des révolutions fatales; elle se concentre de plus en plus dans sa force et sa nationalité.

La langue d'un peuple est l'expression la plus complète, la moins trompeuse de son état intellectuel et moral, de son génie. Si la langue russe est encore indécise dans ses formes, un peu flottante dans sa lexicologie, c'est que la nation, jeune encore, n'est pas arrivée à un développement complet; c'est qu'elle a encore à gagner dans le domaine des idées et de la littérature; c'est qu'elle n'a pas eu assez de ces grands écrivains, dont les ouvrages, devenus classiques et populaires, servent à poser les dernières règles d'un idiome lentement élaboré par le mouvement progressif d'une nation.

Mais cette langue, elle a toutes les conditions nécessaires pour devenir l'instrument intellectuel d'un grand peuple et d'une belle littérature; elle est riche, sonore, fortement accentuée; sa prononciation, sans être dure, est franchement articulée; elle n'est pas gutturale comme l'anglais ni sifflante comme l'allemand, quoiqu'elle possède le χ grec ou

ch germanique ; elle se rapproche davantage de l'espagnol et du français, avec un degré d'énergie de plus : son alphabet n'a pas moins de trente-cinq lettres.

La poésie russe, déclamée avec talent, produit un admirable effet, car elle possède des longues et des brèves ; l'accentuation un peu chantante de la langue la préserve de cette monotonie qu'on a si souvent reprochée à la langue française. Talma, entendant un jour déclamer des vers russes, s'écria qu'avec une telle langue il eût produit des merveilles ; et il n'y a aucun doute à cet égard pour ceux qui ont entendu sur la scène de Saint-Pétersbourg le célèbre tragédien Karatyguine, un des plus beaux talents dramatiques que possède l'Europe.

La langue russe se rapproche des langues anciennes par sa déclinaison, qui présente six cas ; par ses genres, au nombre de trois ; par sa construction synthétique, qui se soumet à des inversions nombreuses ; par sa prosodie métrique, qui admet pourtant la rime moderne. Sa conjugaison est simple, riche et d'un mécanisme facile ; elle n'a point de subjonctif, mais elle possède le gérondif comme le latin. Indépendamment de l'abondance des termes pour exprimer les nuances les plus diverses de la pensée, chaque substantif peut varier comme l'italien dans sa terminaison pour former des augmentatifs ou des diminutifs : ressource précieuse pour le langage familier et même pour la poésie.



Depuis un siècle environ, la langue russe a fait un pas immense, elle a enfin revêtu un caractère littéraire. C'est au règne d'Élisabeth que commencent ses rapides progrès. L'impulsion fut donnée surtout par le célèbre Lomonossoff, tête vraiment encyclopédique, et qui fut pour la Russie, dans le domaine des lettres et des sciences, ce que fut Pierre le Grand dans l'ordre politique. Fils d'un pêchéur des environs d'Arkhangel, il apprit à lire malgré une foule d'obstacles et développa presque seul son génie. Après avoir étudié à Moscou, il visita l'Allemagne, où il étudia avec ardeur la physique, la chimie, la géologie, l'astronomie, dont il a laissé différents traités. Revenu à Saint-Pétersbourg, il y enseigna longtemps les sciences naturelles. Lomonossoff ne fut pas moins créateur dans les lettres que dans les sciences : il publia les premières règles de grammaire, d'éloquence et de versification. Il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Ses poésies lyriques sont fort remarquables ; il chanta la bataille de Pultawa, écrivit en prose l'éloge de Pierre le Grand, et s'essaya aussi dans la tragédie et l'épopée. Ce grand homme, né en 1711, mourut en 1765.

Le mouvement intellectuel donné à la Russie par Lomonossoff se continua sous le règne glorieux de

l'impératrice Catherine II. Une académie de langue russe fut fondée, et publia un Dictionnaire ; l'histoire nationale parut ; des écoles s'élevèrent partout ; le théâtre, créé en 1748 par Soumarokoff, représenta les pièces de Kniajnine, de Fon-Visine, et plus tard celles d'Ozeroff. La lyre fut maniée habilement par Pétroff, Derjavine et Kapniste.

Derjavine est le lyrique le plus célèbre de cette époque (1743-1816). Quoique sa première éducation eût été négligée, il avait dans l'âme le feu sacré qui fait les poëtes ; son imagination est riche et abondante ; on cite surtout de lui les morceaux suivants : *La Cataracte*, *Félicie*, l'*Ode sur Dieu*, où il touche souvent au sublime. Ce qui distingue ce poëte, c'est un cachet d'originalité qui se rencontre rarement chez ses contemporains; car la littérature russe, éveillée au contact des ouvrages allemands et français, s'est traînée trop longtemps dans les voies étroites de l'imitation étrangère.

A la fin du dix-huitième siècle, cette imitation, maladroitement appliquée, paralysa quelque temps les progrès de la langue et de l'esprit national ; il s'y joignait un faux goût sentimental, une sorte de manière dont on trouve le cachet dans presque tous les ouvrages du temps. Le prince Chakofskoï, un des meilleurs auteurs comiques qu'ait produits la Russie, persifla avec esprit ce mauvais goût dans sa pièce intitulée : *Le nouveau Sterne*.

Le célèbre Karamsine, dans sa jeunesse, se laissa aussi entraîner dans cette voie ; il était naturelle-

ment porté à la rêverie; mais doué d'un esprit sérieux et solide, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Après avoir compulsé pendant dix ans les anciens chroniqueurs russes et rassemblé de riches matériaux, il commença la publication de son *Histoire de Russie* en douze volumes, un de ces ouvrages profondément médités et soigneusement écrits, qui suffisent seuls pour illustrer un homme et une langue. La Russie peut à bon droit s'enorgueillir de cette œuvre, et l'Empereur a prouvé qu'il en appréciait le mérite en donnant une pension de cinquante mille roubles aux filles de l'écrivain. Karamsine est mort en 1827.

Depuis vingt-sept ans que dure le règne de l'Empereur Nicolas, la littérature russe a vu briller ses plus grands poëtes. Aux auteurs renommés de la rénovation littéraire en France, elle oppose les noms glorieux de Pouchkine, de Lermontoff, de Gneditch, de Joukofsky, de Kryloff et de Gogol.

Alexandre Pouchkine est le Lamartine, le Byron de la Russie. Il fut élève du Lycée Impérial de Saint-Pétersbourg, école privilégiée qui n'a pas de rivale pour la force et la solidité des études littéraires. Il se forma surtout par la lecture et l'inspiration du grand lyrique anglais. *Rouslan et Ludmila*, une de ses premières productions, lui fit une réputation méritée. Mais il se dégagea peu à peu de l'imitation anglaise; à mesure que sa pensée grandissait avec son imagination, on voyait naître en lui le sentiment national et l'originalité du talent. Qui

sait jusqu'où serait allé ce beau et vigoureux génie si un duel fatal n'eût tranché ses jours en 1837, au milieu de ses succès toujours croissants? Il n'avait que trente-huit ans. Pouchkine est le poëte favori des classes éclairées de la Russie, qui ne peuvent assez admirer l'harmonie soutenue de son style, les traits brillants de sa vive imagination, l'élévation poétique de sa pensée. Il a des élans de véritable inspiration; son élément naturel est le lyrisme: c'est là surtout qu'il est beau et grand; c'est par là qu'il touche de près à Byron et à Lamartine. Mais comme ces deux poëtes, il porte le lyrisme partout, même dans les genres où il n'est pas à sa place. Ses drames, tels que *Boris Godounoff* et autres, n'en sont pas préservés. Citons encore de Pouchkine: *Le Prisonnier du Caucase*, *la Fontaine de Bakhtchi-Saraï*, et surtout *Eugène Onéguine*, poëmes romanesques où abondent les beautés de tous genres, une versification heureuse, des peintures pleines d'éclat et de vérité (1).

A côté de Pouchkine, il ne faut pas oublier Lermontoff, son imitateur d'abord, puis son rival. C'était une imagination ardente, fougueuse, une tête exaltée, indisciplinable. Il était au service militaire;

(1) Alexandre Pouchkine avait un frère nommé Basile, poëte comme lui, quoique moins célèbre, et ami de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre. Il va sans dire que dans cette rapide esquisse de la littérature russe, j'ai omis bien des noms qui ne sont pas à dédaigner. Ils ont été énumérés plus complétement dans mon ouvrage intitulé : *Principes de composition et de style, avec étude des genres de littérature en vers et en prose.*

mais la hardiesse de ses vers et les inconséquences de sa conduite le firent exiler au Caucase. Cette vie de dangers et d'aventures, la vue de cette nature si riche et si variée donnèrent une impulsion nouvelle à sa verve ; c'est là que son génie poétique se révéla, vraiment grand, original et varié. Il avait d'abord suivi de près les traces de Pouchkine ; sa pensée et son style se développèrent bientôt avec plus d'indépendance, et l'on peut dire qu'il a souvent dépassé son modèle par l'art de la composition et l'énergie saisissante du vers. Lermontoff se rapproche aussi souvent de Barbier et de Byron : il a du premier l'indignation vigoureuse contre les vices de la société ; il tient du second par un caractère profond d'amertume et de sombre désespoir qui plane sur toutes ses œuvres. Cette maladie d'une âme souffrante, ce désenchantement fatal de la vie semblait présager une fin funeste : Lermontoff fut tué en duel à l'âge de trente ans, au moment où il promettait à sa patrie le plus grand poëte peut-être qu'elle eût encore produit. Outre ses poésies diverses, qui sont assez nombreuses, Lermontoff a laissé un chef-d'œuvre en prose ; c'est son roman intitulé *le Héros de notre temps*, que l'on peut rapprocher, pour l'idée générale de la composition, de l'*Onéguine* de Pouchkine.

Gnéditch a composé quelques poëmes originaux, tels que des idylles et une épopée en deux chants qui a pour titre *la Naissance d'Homère ;* mais c'est surtout dans la traduction qu'il s'est distingué.

Après avoir fait passer dans sa langue maternelle le *Roi Léar* de Shakespeare et le *Tancrède* de Voltaire, il traduisit l'*Iliade* d'Homère. C'est un vrai chef-d'œuvre de style, et qui a rendu classique l'hexamètre russe, jusque-là peu usité. Le texte original est reproduit avec une fidélité scrupuleuse, car la flexibilité harmonieuse de la langue russe, et la facilité avec laquelle elle se plie à l'inversion, a permis au traducteur de suivre vers pour vers et presque mot pour mot le poëte grec.

Joukofsky vient de terminer (26 mars 1852) sa glorieuse carrière à Bade, où il s'était retiré depuis plusieurs années; il était né en 1783.

Joukofsky fut, comme Pouchkine, un apôtre fervent de la littérature romantique, et contribua puissamment à en propager le goût parmi ses compatriotes. Aucun auteur ne possède plus que lui une heureuse facilité de versification qui ne nuit ni à la vigueur, ni à la couleur originale de sa pensée. Il a laissé plusieurs volumes de poésies diverses, morceaux lyriques, élégies, épîtres, ballades; partout il fait preuve de goût et d'inspiration. Mais ce qui l'a rendu plus célèbre encore, ce sont ses traductions de l'allemand, de l'anglais et du grec. Il a fait passer dans la langue russe les plus beaux morceaux de Schiller, de Goethe, de Byron, de Walter-Scott; on admire surtout sa traduction du *Prisonnier de Chillon*, où il lutte avec un rare bonheur contre l'original. Joukofsky entreprit ensuite la traduction de l'*Odyssée*, œuvre fort admirée en Russie

et digne de l'être; on la place au-dessus de l'*Iliade* de Gneditch. Comme ce dernier, il est rigoureusement exact, mais il a plus de richesse et d'harmonie. Joukofsky s'était complétement identifié avec Homère; de plus, il était devenu aveugle comme le chantre d'Ionie : douce et touchante conformité entre deux poëtes dont l'un sert d'écho à l'autre, à trois mille ans de distance. Plusieurs des ouvrages de Joukofsky sont devenus classiques par la pureté du goût, l'élégance harmonieuse du style.

La Russie vient de perdre encore prématurément un de ses littérateurs les plus distingués. C'est Nicolas Gogol, esprit original, imagination fougueuse, et qui promettait un brillant avenir. Il s'inspirait aux sources nationales, et plusieurs de ses romans et nouvelles furent accueillis avec enthousiasme : M. Louis Viardot en a publié quelques-uns en français. Le plus remarquable peut-être et qui n'a pas été traduit, a pour titre : *les Ames mortes* (Mertvia. douchi). C'est un récit à la fois romanesque,poétique et humoristique, dont la première partie seule a été publiée : l'auteur a livré le reste aux flammes. Dans ses dernières années, Gogol s'était livré à une piété mystique de plus en plus exaltée; son esprit était affaibli. Pendant le carême de 1852, il s'imposa un jeûne des plus rigoureux qui épuisa son corps et jeta son esprit dans d'étranges hallucinations. Il crut voir un jour le malin esprit qui lui ordonnait de jeter au feu toutes ses compositions inédites : Gogol les brûla en effet, et il

ne reste de lui aucun ouvrage qui puisse faire juger de la marche de sa pensée pendant les dernières années qui précédèrent sa mort.

Gogol est peut-être le peintre de mœurs le plus ingénieux et le plus fidèle de son temps ; il a des analyses fines et délicates, des descriptions originales et frappantes de vérité ; il aime le détail comme Balzac. Le fond de son âme est mélancolique, parfois aussi il s'exalte par des élans imprévus dans une sorte de rêverie idéale.

La mort de Gogol et de Joukofsky laisse la littérature russe veuve de grands écrivains : la carrière est vide ; on ne peut citer aucun auteur de premier ordre, aucune illustration glorieuse et originale qui ait le droit de réclamer la palme. Il ne faut pas croire pourtant que le talent manque, que l'esprit national soit engourdi ou éteint ; il fermente au contraire et travaille sur lui-même avec une énergie sensible. Ce mouvement se fait sentir surtout par une réaction assez vive contre les éléments étrangers. Il n'y a rien que de naturel et de légitime dans cette tendance, si elle a pour but de donner plus de séve et de vie au génie de la nation ; mais, comme dans toute réaction, l'exagération est ici à craindre : l'esprit de nationalité, dans les lettres comme dans tout le reste, ne doit rien avoir de trop exclusif, quand il est sagement compris et appliqué.



Ce rapide coup d'œil jeté sur la littérature russe avait pour but de nous amener à parler en détail du fabuliste Kryloff, celui de tous les écrivains modernes qui mérite le plus d'être étudié à cause de son talent et de sa popularité. On l'a surnommé le *La Fontaine russe*, et ce titre, qui n'est pas usurpé, indique assez l'importance de cet auteur pour que la critique en fasse une étude approfondie.

Ivan Andréiéwitch Kryloff naquit à Moscou en 1768. Un coup d'œil jeté sur sa vie contribuera mieux que tout le reste à nous faire connaître à la fois l'homme et l'écrivain. On y trouvera la ressemblance la plus étonnante avec notre *bonhomme* La Fontaine; et cette ressemblance n'est pas un plagiat, car Kryloff, comme La Fontaine, n'arriva que bien tard à connaître son vrai talent, qui était la fable. Comme le fabuliste français, son éducation fut négligée et se fit au hasard; comme lui, il s'essaya d'abord dans bien des genres, surtout dans la comédie, et sans succès; comme lui, il était distrait, insouciant, paresseux; comme lui, il n'avait aucun goût pour la vie de famille: il aimait à rêver, à manger, il négligeait tout soin de tenue et de toilette; comme lui enfin, c'était un esprit délicat et curieux, amateur passionné de la langue nationale, dont il est le représentant le plus original et le plus complet.

Le père de Kryloff servait dans l'armée avec le grade de capitaine : c'était un homme brave, mais simple et sans beaucoup d'éducation : sa mère, sans être instruite elle-même, était douée d'esprit naturel et de bon sens.

A peine âgé de quatre ans, le jeune Kryloff courut danger de perdre la vie ; c'était pendant la révolte de Pougatcheff, ce Cosaque audacieux qui voulut usurper le trône. Son père s'était distingué à la défense d'Iaitska contre les insurgés : leur chef, par esprit de vengeance, l'avait proscrit avec toute sa famille. Mme Kryloff, qui suivait son mari dans ses campagnes, était partie en 1772 avec ses enfants pour Orenbourg ; elle tomba au milieu d'un parti de brigands, et sauva son fils en le cachant dans un grand pot de terre.

Quelque temps après, le père de Kryloff quitta l'état militaire pour entrer dans les fonctions civiles à Tver ; c'est là que l'enfant reçut les premiers éléments de l'instruction dans la famille de M. Lvoff. Un précepteur français, placé chez le gouverneur de la ville, lui donna quelques leçons de langue française. Tout cela était assez borné ; mais les dispositions naturelles du jeune Kryloff suppléaient au reste. Sa mère, avec cette sagacité féminine qui tient lieu souvent d'éducation, dirigeait ses efforts, lui indiquait instinctivement les fautes de ses traductions, l'engageait à faire de nouvelles recherches, et contribuait ainsi à former son jugement : une mère qui aime son enfant n'est jamais en défaut.

Il n'avait pas le choix des livres; il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, tout ce qu'il pouvait se faire prêter par ses connaissances : comme cette culture faite au hasard tombait sur un sol généreux, elle devait par la suite produire de bons fruits.

C'est même une question de savoir si le génie ne gagne pas à se développer ainsi avec une certaine indépendance, sans être astreint à une discipline dont les règles étroites ne servent parfois qu'à comprimer les heureux élans de la nature. En étudiant de près la direction première de ces grandes intelligences qui ont étonné le monde, on découvre presque toujours que leur développement s'est fait en dehors des règles ordinaires. Le génie n'est-il pas une sublime exception aux lois bornées de la nature?

La famille de Kryloff était pauvre; aussi, dès l'âge de quatorze ans, quoiqu'il n'eût aucune instruction réelle, aucune spécialité, il lui fallut entrer au service : il devint écrivain de bureau auprès de son père, avec de minimes appointements. Depuis ce moment jusqu'aux dernières années de sa vie, il exerça presque constamment des fonctions publiques dans différentes administrations. Ainsi, après avoir servi en province à Tver, il fut placé à Saint-Pétersbourg au cabinet de l'Empereur. De 1789 à 1795, il commença à s'occuper activement de littérature : il écrivit son roman intitulé *la Poste aux esprits*. Il donna des articles à plusieurs journaux, au *Spectateur*, au *Mercure de Saint-Pétersbourg*. C'est là que parut sa nouvelle qui a pour titre

Kaïb, où domine déjà l'esprit satirique, et un article intitulé *la Manière de tuer le temps*. Il faisait aussi des odes, des chansons, des comédies.

Après avoir négligé le service pendant six ans, il y rentra en 1801, et suivit à Riga, en qualité de secrétaire, le prince Galitzine, gouverneur de cette ville. En 1803, il suivit ce prince, qu'il aimait, dans ses terres du gouvernement de Saratoff, et s'occupa de l'éducation de ses enfants; puis il revint à Saint-Pétersbourg, où il obtint un emploi au département de la Monnaie, dont M. Olénine était gouverneur. En 1812, il entra à la Bibliothèque Impériale, dont il fut un des conservateurs jusqu'en 1841, époque où il prit sa retraite : il avait alors le rang de conseiller d'État. Les différentes pensions qu'il avait obtenues de la munificence impériale, tant pour son service qu'en sa qualité de grand écrivain, se montaient à douze mille roubles (assignats), environ 15,000 francs par an.

Il nous semble inutile d'insister longtemps sur les écrits de la jeunesse de Kryloff : ce ne sont que des essais, et la plupart des essais malheureux. Son véritable talent était la fable; mais, comme La Fontaine, ce fut à quarante ans seulement qu'il découvrit et se mit à exploiter cette veine où il devait rencontrer tant de succès.

Il ne serait pas sans intérêt de rechercher quelle est la cause philosophique et morale qui veut que la fable naisse sous la plume d'un écrivain déjà mûri par les années et l'expérience. Malgré ses de-

hors légers, son caractère simple, naïf et ingénu, la fable a un fond très-sérieux ; elle suppose beaucoup d'études, et surtout une observation attentive de la nature et de l'humanité. Or, cette expérience des hommes et des choses ne s'improvise pas, elle s'acquiert par une longue pratique de la vie. Une imagination jeune et ardente choisira de préférence la forme lyrique pour épancher ses sentiments, ou le drame pour peindre les passions du cœur ; un philosophe qui a étudié le monde et qui n'a plus guère d'illusions, emploiera volontiers la fable pour communiquer au public, sans trop le choquer, le résultat de ses observations, pour railler doucement les abus et les travers d'ici-bas et populariser ses conseils.

Si nous passons en revue la plupart des fabulistes célèbres, nous reconnaîtrons la justesse de cette remarque. Le Phrygien Ésope ressemble assez à un sage de la Grèce, avec une pointe de malice et de satire ; l'Arabe Lockmann et l'Indien Bidpaï me font l'effet de ces graves figures orientales, tempérant, par l'ingénieuse allégorie, la sévérité de la morale. Phèdre, esclave avant d'être affranchi, avait eu le temps de réfléchir sur les misères de l'humanité. Qui fut plus philosophe que La Fontaine, dans l'acception pratique du mot ? Rappelons-nous son épitaphe, écrite par lui-même : c'est toute une biographie :

Jean s'en alla comme il était venu, etc.

Pfeffel était aveugle; or, un aveugle qui pense est naturellement moraliste. Enfin, de nos jours, M. Viennet n'a abordé la fable qu'après les déboires de sa carrière épique et dramatique.

Ceci nous explique aussi pourquoi la fable plaît moins à la jeunesse qu'à l'âge mûr. La jeunesse n'aime pas les conseils et ne veut d'autre expérience que la sienne; mais souvent elle paye cher la science de la vie; elle va se heurtant à tous les angles du chemin, et ce n'est qu'à force de meurtrissures qu'elle apprend à marcher droit. Que n'écoute-t-elle la voix des sages qui cherchent à la préserver des faux pas et des chutes? L'apologue n'a rien de chagrin ni de pédantesque; c'est un maître aimable qui enseigne en souriant et qui emprunte les cent voix de la nature pour graver doucement la morale dans les cœurs.

Voilà pourquoi je n'approuve point les déclamations paradoxales de J. J. Rousseau, quand il proscrit les fables de l'éducation des enfants. Il ne faut pas sans doute les leur faire apprendre trop tôt; mais quand ils sont en âge d'en comprendre le sens et la portée, je pense qu'il n'est pas d'étude plus profitable, qui laisse dans le cœur des conseils plus sains, une morale plus agréable et plus pratique. C'est en vain que M. de Lamartine, dans ses *Confidences*, s'est fait l'écho des boutades moroses du philosophe de Genève; il n'est pas plus que lui dans le vrai, quand il dit que les fables de La Fontaine lui « paraissaient à la fois puériles,

fausses et cruelles. » La sensibilité est sans doute une excellente chose, et j'approuve fort qu'on la développe dans l'enfance; mais si elle n'est accompagnée du bon sens, c'est pour l'âme un fardeau sans contre-poids. Or, le bon sens, ce tact délicat, cet esprit pratique des choses de la vie, nulle part il n'est enseigné plus nettement et plus profondément que dans la fable.

Revenons à Kryloff et à ses premières tentatives littéraires. A quatorze ans, il traduisit une fable de La Fontaine qui fut admirée de plusieurs connaisseurs : c'était comme un pressentiment de son avenir. A seize ans, il composa un opéra en trois actes et en prose avec couplets; il avait pour titre *Cafeïnitsa*, c'est-à-dire la Diseuse de bonne aventure par le café. Un libraire amateur lui en donna soixante roubles. Il ne s'attendait pas à un si brillant succès; sa joie se traduisit par un redoublement d'ardeur pour la lecture; il pria le libraire de le payer en livres, et reçut de lui Racine, Boileau et Molière; sa vieille mère fut ravie quand elle apprit ce succès. Trente ans plus tard, alors qu'il était devenu célèbre, il retrouva son acheteur qui n'avait pas utilisé sa pièce et la lui rendit : ce fut avec un vif plaisir que Kryloff relut cet essai de sa première jeunesse.

Voici, par ordre chronologique, les autres travaux dramatiques de l'auteur, sur lesquels nous n'aurons plus à revenir.

Cléopâtre, tragédie qui ne fut jamais représentée.

Elle lui fut inspirée par les succès de Soumarokoff et de Kniajnine. Kryloff avait alors dix-sept ans. 1795.

Philomèle, tragédie en cinq actes et en vers, 1786, imprimée en 1793. L'auteur l'a condamnée lui-même comme une œuvre sans mérite.

La Famille enragée, opéra comique en prose avec couplets, imprimé aussi en 1793.

L'Auteur dans l'antichambre, comédie en trois actes.

Le Pâté, comédie en deux actes et en prose, restée manuscrite.

Les Originaux, comédie en cinq actes et en prose : elle a de bonnes scènes, qui l'ont maintenue au théâtre.

L'Atout, parodie en deux actes et en vers. Cette pièce, restée manuscrite, fut composée à Riga pour divertir la société du prince Galitzine ; elle obtint un grand succès de rire.

Le Magasin de modes, comédie en trois actes et en prose, 1807. C'est une pièce originale et spirituelle, qui marque dans la littérature russe.

Élie le Paladin, opéra féerique en quatre actes, 1807.

La Leçon aux filles, 1807, comédie en un acte et en prose : elle offre des scènes piquantes, et, avec *le Magasin de modes*, elle est la meilleure de l'écrivain.

Le Paresseux. Cette pièce a été complétement perdue. Kryloff en avait fait la lecture chez le comte

Tchernicheff, où elle avait été applaudie ; en sortant, il oublia son manuscrit dans l'antichambre ; il tarda à le réclamer, et quand il le redemanda, les domestiques répondirent qu'ayant trouvé en effet un cahier fort sale, ils s'en étaient servis pour envelopper les chandelles.

En général, ces ouvrages dramatiques de Kryloff ne sont que des essais ; l'action en est faible et l'intérêt médiocre ; ce qui rachète un peu ces défauts, ce sont des détails vrais et piquants, et surtout un style vraiment russe par la forme et le fond. L'auteur n'y attachait qu'une médiocre importance. Quand ses amis lui conseillaient de faire un recueil des meilleures de ces productions pour les livrer à la publicité, — « A quoi bon ? répondait-il ; si je voulais les retoucher, il faudrait tout refaire. Quand j'étais jeune, j'écrivais tout ce qui me passait par la tête, et la plupart du temps, c'était des sottises. »

Quand on répétait devant lui quelques bons mots ou certains passages tirés de ses anciennes comédies, il demandait : « D'où cela vient-il ? qui a fait cela ? — C'est vous-même. — Impossible. — Voyez plutôt : c'est imprimé en votre nom. — Je n'en ai aucun souvenir : ce sont des péchés de jeunesse. » Ne croit-on pas voir La Fontaine se sauvant de la représentation de son opéra *l'Astrée*, et disant : « J'admire la patience des Parisiens qui peuvent supporter cela ! »

Kryloff avait une grande facilité pour apprendre les langues. Nous avons vu qu'il commença fort jeune

l'étude du français, et que par la suite il se passionna pour nos classiques. On sait du reste que la langue française a pris racine dans la société russe au point de devenir un élément indispensable de l'éducation publique : on l'y parle purement, avec élégance, sauf quelques tournures qui sentent le terroir et de légères inflexions provinciales. Il ne faut pas s'étonner de voir les classes éclairées de cette nation recourir avec persistance à la langue d'un autre pays. La littérature russe est jeune encore; elle ne peut fournir assez d'aliment à la culture et au besoin de connaissances des classes élevées. La littérature française y supplée en leur offrant les richesses abondantes de son génie. Une certaine harmonie de caractère entre les deux nations favorise encore cette communication de pensée : l'esprit français est sympathique par sa grâce, sa souplesse et la raison lumineuse qui le guide dans ses bonnes productions.

Du reste, l'anglais et l'allemand entrent aussi comme base dans l'éducation en Russie, et rien de plus commun que de voir un Russe parler parfaitement quatre langues. Quant aux langues anciennes, l'étude en est fort négligée; on les considère comme un accessoire de peu d'importance dans l'éducation publique.

Kryloff avait commencé l'allemand dans son enfance; il s'y fortifia par les livres; il apprit aussi l'italien sans maître. A cinquante-trois ans, il étudia l'anglais en faisant des lectures avec une dame

anglaise. Mais ce qui prouve mieux encore la force de sa mémoire et l'énergie de sa volonté, c'est l'étude du grec, qu'il entreprit à cinquante-un ans. Il se servit pour cela d'une Bible grecque mise en regard d'une traduction slavonne, ce qui le dispensait de recourir au dictionnaire. Bientôt il se procura une collection complète des classiques grecs et la lut tout entière ; ce travail dura deux ans, il n'en avait rien dit à aucun de ses amis.

Un jour que Kryloff se trouvait dans le cabinet de M. Olénine, son ami Gnéditch, qui s'occupait alors de sa traduction de l'*Iliade* d'Homère, se mit à parler d'un passage dont le sens l'embarrassait et qu'il cita. Kryloff prit la parole et dit : « Voici comme je l'entends ; » et aussitôt il en donna la traduction. Gnéditch ouvrit de grands yeux; il voyait Kryloff chaque jour, et jamais il ne lui avait vu de livre grec entre les mains : il se crut mystifié. « Vous êtes un fin plaisant, lui dit-il; vous êtes » tombé par hasard sur le sens, et vous voulez » vous donner un air d'helléniste; mais voyons, » traduisez-nous cet autre passage; » et il ouvrit l'*Iliade* au premier endroit venu. Kryloff lut plusieurs vers, et en donna aussitôt le sens exact.

On peut se faire une idée de la surprise et de l'admiration de Gnéditch; il s'imagina aussitôt que Kryloff avait appris le grec pour l'aider à ses traductions; il sauta à son cou, l'embrassa avec chaleur. Ce n'était nullement l'intention de Kryloff; pourtant, sur les instances de son ami, il com-

mença la traduction de l'*Odyssée;* mais il l'abandonna bientôt, découragé sans doute par la longueur de l'entreprise et par les difficultés de l'hexamètre pour lequel il avait peu de goût. Son ardeur pour le grec tomba même entièrement; les classiques furent jetés pêle-mêle sous son lit, et un beau jour, sa ménagère, qui connaissait apparemment l'histoire de la bibliothèque d'Alexandrie, s'en servit pour chauffer les poêles.

Arrivé à l'âge mûr, Kryloff se sentit invinciblement entraîné vers la fable. Plusieurs auteurs russes, comme Soumarokoff, Chemnister et Dmitrieff, avaient déjà cultivé ce genre avec succès; mais Kryloff devait les surpasser tous. Pendant un séjour qu'il fit à Moscou en 1805, il relut les œuvres du fabuliste français et se sentit le désir de faire passer quelques-unes de ces fables dans sa langue maternelle. Cette idée fermenta dans son esprit; il se mit à l'œuvre et traduisit d'abord *le Chêne et le Roseau*, *le Vieillard et les trois jeunes hommes*, *la Fille difficile dans le choix d'un mari*, qui furent publiées en 1806 dans *le Spectateur* de Moscou. Dmitrieff applaudit à cette heureuse tentative de son rival; il l'encouragea vivement : « C'est là votre véritable » talent, lui disait-il; vous l'avez enfin trouvé. »

En effet, Kryloff se fixa pour toujours à la fable, et il lui doit toute sa gloire. En 1808, la *Gazette dramatique* publia quelques nouveaux apologues sortis de sa plume, et le public les reçut avidement. Ce n'étaient plus seulement des imitations de La Fon-

taine; Kryloff était assez fort pour voler de ses propres ailes, assez original pour devenir maître et modèle à son tour. Sur environ deux cents fables qui composent son recueil, une trentaine à peine sont des imitations; tout le reste lui appartient.

Quelques critiques russes, s'appuyant sur ce que Kryloff a inventé la plupart des sujets de ses fables, se hâtent de le mettre au-dessus de La Fontaine, qui, disent-ils, a tout imité, tout emprunté aux anciens. Sans faire aucunement tort au génie de Kryloff, il est permis de ne pas accepter ce jugement comme définitif.

Dans la fable, l'invention du sujet me semble secondaire et peu importante; cela ne demande pas un grand effort d'imaginative, et j'oserais presque dire que le premier venu en est capable: rien de plus naturel à l'homme que la métaphore et l'allégorie, et la fable au fond n'est pas autre chose. La Motte se faisait gloire aussi de ne devoir tous ses sujets de fables qu'à lui-même, et jusqu'ici La Motte n'a pas détrôné La Fontaine. M. Viennet, qui certes a beaucoup d'esprit, a également tiré toutes ses fables de son cerveau, et, à l'admiration qu'il témoigne pour La Fontaine, on s'aperçoit qu'il n'a pas la prétention de lui disputer la palme.

Ce qui constitue le mérite inappréciable de La Fontaine, c'est le style, c'est la grâce, c'est le trait, c'est l'ingénuité naïve, c'est enfin ce je ne sais quoi d'inimitable, fleur délicate et parfumée, véritable trésor de la langue; nulle part l'esprit français n'a

laissé une empreinte plus vive et plus profonde. C'est s'aventurer audacieusement que de mettre quelque chose au-dessus de La Fontaine.

Ce n'est pas que je veuille déprécier Kryloff et le reléguer à un rang secondaire ; c'est un grand écrivain, je reconnais ses éminentes qualités, et c'est parce que j'ai pour lui une vive admiration que j'ai entrepris ce travail sur sa vie et ses fables. Mais je doute qu'il soit possible d'établir une comparaison complète entre La Fontaine et lui, sous le rapport du talent, car chacun d'eux a son cachet à part, son degré d'originalité personnelle. Esprit ingénieux et délicat, moraliste pur et profond, Kryloff a fait pour la fable en Russie ce que La Fontaine a fait pour la fable en France : il l'a personnifiée en lui ; il a si bien su s'approprier la langue et le génie de sa nation, qu'il en est devenu l'écrivain le plus populaire, le plus original, et j'oserais presque dire le seul vraiment original.

En imitant quelques fables de La Fontaine, Kryloff n'a pas voulu faire ordinairement de simples traductions : il semble avoir reconnu qu'il y a dans le fabuliste français certaines choses intraduisibles, des traits qu'on n'eût pu que défigurer en les faisant passer dans une autre langue ; il s'y prend autrement : il s'approprie entièrement le sujet qu'il imite, il en fait une fable à lui, en lui donnant l'empreinte de son génie et le caractère de sa nation. Les critiques qui partent de là pour exalter Kryloff au-dessus de La Fontaine ne font pas la

différence des langues et des peuples ; ils semblent reprocher au fabuliste français de n'être pas Russe : c'est une de ces éternelles questions de goût et de nationalité sur lesquelles on ne s'entendra probablement jamais ; chacun prêche pour son saint, et après la dispute, chacun l'adore avec plus de ferveur qu'auparavant.

Essayons toutefois un rapprochement, un parallèle, si c'est possible ; non pas dans le style — il faudrait pour cela que le lecteur pût comprendre également les deux langues, — mais au moins dans les idées et la manière de traiter le même sujet. Je choisirai pour cela *les Animaux malades de la peste*, fable que Kryloff a nationalisée dans son pays, et où, d'après certains critiques, il aurait surpassé La Fontaine. Voici mot à mot la fable russe traduite en prose :

« LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

« Le fléau le plus terrible de la colère céleste, la peste, effroi de la nature, exerce ses ravages dans les forêts. Les animaux sont atterrés ; les portes de l'enfer sont toutes grandes ouvertes ; la mort rôde dans les plaines, dans les ravins et sur les sommets des montagnes ; partout on voit gisantes les victimes de sa cruauté ; impitoyable, elle les fauche comme l'herbe. Ceux qui vivent encore, menacés par le trépas, se traînent à peine demi-morts ; la frayeur les bouleverse. Ce sont les mêmes animaux ; mais, dans une si grande calamité, ils ne ressem-

blent plus à eux-mêmes. Le loup n'étrangle plus l'agneau ; il est devenu paisible comme un moine ; le renard laisse en paix les poules et jeûne dans sa tanière; aucun ne songe à sa subsistance ; les tourterelles vivent séparées; on oublie l'amour... et quelle joie y a-t-il sans amour? — Dans cette affliction, le lion convoque tous les animaux en conseil. Ils se traînent pas à pas : c'est à peine si leur âme tient à leur corps. Ils s'assemblent et s'asseyent en silence autour de leur roi, les yeux fixes et les oreilles tendues. — « O mes amis, dit le » lion, la multitude de nos péchés a attiré sur » nous la colère terrible des Dieux. Que celui » d'entre nous qui est le plus coupable se livre à » eux en victime volontaire. Peut-être que par là » nous les satisferons, et que le zèle ardent de notre » foi adoucira leur cruel courroux. Qui de nous ne » sait qu'il y a eu dans l'histoire beaucoup d'exem- » ples de semblable dévouement volontaire? Ainsi, » que chacun de nous, rentrant en soi-même, con- » fesse ici à haute voix en quoi il a pu pécher vo- » lontairement ou par inadvertance. Repentons- » nous, mes amis. — Oh ! moi-même, je l'avoue, » quoique cela me coûte beaucoup, je ne suis pas » innocent. J'ai mis en pièces, — pourquoi ? — » sans raison, un pauvre petit agneau tout à fait » innocent; et quelquefois, — qui est sans péché? » il m'est arrivé de mettre en pièces le berger. Je » m'offre volontiers en sacrifice; mais il faut que » nous examinions tous ensemble nos fautes ; le plus

» coupable sera victime : tel est le moyen le plus
» convenable d'apaiser les Dieux. »

— « O notre roi, notre bon roi, dit le renard,
» c'est par excès de bonté que tu te reproches cela
» comme un péché. Si notre conscience faisait tou-
» jours entendre une voix si timorée, nous serions
» bientôt réduits à mourir de faim. De plus, père,
» crois-le bien, c'est un grand honneur pour les
» agneaux quand tu daignes les manger. Et quant
» aux bergers, nous tous ici présents, nous rampons
» trop souvent devant eux, et il est bon qu'ils re-
» çoivent parfois de telles leçons. Cette race sans
» queue ne respire qu'un sot orgueil ; partout elle
» affiche la souveraineté sur nous. » — Ainsi dit le renard. Les flatteurs du lion parlent sur le même ton, et s'empressent à l'envi de lui prouver qu'il n'a aucunement besoin de demander l'absolution. Après le lion, l'ours, le tigre et les loups confessent humblement à leur tour leurs péchés devant le peuple ; mais personne n'osait relever leurs actions, même les plus impies ; quiconque était armé soit de griffes, soit de dents, sortait de là non-seulement justifié, mais presque saint. — Le bœuf paisible parla à son tour : « Et moi aussi, j'ai péché ! Il y a
» cinq ans de cela, dans un hiver de disette où nous
» avions une mauvaise nourriture, le diable m'a
» poussé au mal. Ne pouvant trouver à emprunter
» à personne, j'ai tiré une bouchée de foin appar-
» tenant à un prêtre. » — A ces mots, un bruit et des murmures s'élèvent : les ours, les tigres, les

loups s'écrient : « Voyez, le malfaiteur! manger le
» foin d'autrui! Est-il étonnant que les Dieux soient
» si irrités de son iniquité! C'est lui, l'impie avec
» sa tête cornue, qu'il faut sacrifier aux Dieux pour
» ses méfaits, afin de nous sauver, corps et âme,
» de la contagion; car c'est à cause de ses péchés
» qu'est venue la mortalité. » A ces mots, ils étendirent le bœuf sur le bûcher.

» Tel est le jugement du monde : le coupable est toujours celui qui fait le moins de bruit. »

Tout en faisant la part de ce qu'une traduction en prose peut enlever à la fable de Kryloff, on ne peut s'empêcher d'être frappé ici d'un défaut général, la longueur. Oui, cette fable paraît longue à côté de celle de La Fontaine. Le poëte russe a voulu arranger, améliorer, ajouter de nouveaux traits au petit drame si sobrement et si délicatement tracé par l'auteur français; je ne sais si cela est mieux d'après le goût russe; mais il me semble en avoir altéré l'élégance, la vivacité énergique. Je ne retrouve plus le discours du renard si vrai, si original :

> Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
> Est-ce un péché? Non, non!...

Le bœuf substitué ici à l'âne de La Fontaine ne me semble pas non plus une heureuse innovation; l'animal cornu, qui devient le bouc émissaire des péchés du peuple, ne vaut certes pas l'animal à longues oreilles, qui s'est acquis, à tort ou à raison, une renommée proverbiale de sottise. La Fontaine

ne pouvait mieux choisir la victime de ces juges intéressés : l'inoffensive simplicité de l'âne le désignait naturellement au sacrifice. Et puis, cette admirable confession du pauvre baudet :

... J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue...

Je ne pense pas que cet admirable naturel ait été surpassé.

Pour compléter cette petite chicane que je fais à Kryloff, et où l'on verra, si l'on veut, un peu d'amour-propre national, j'ajouterai qu'il est peut-être un peu trop amoureux des détails ; il se plaît à peindre, il a un faible pour la description : sous ce rapport, il sacrifie au goût de son siècle, il est moderne ; M. Viennet n'a pu se garantir non plus de cette tendance. La Fontaine, au contraire, est plus sobre, plus concis ; il peint d'un trait, à la manière antique ; il ne s'égare jamais en route même quand la rêverie et la distraction paraissent l'absorber.

Un caractère de différence bien tranché entre Kryloff et La Fontaine, c'est que le premier a un penchant déterminé pour la satire, tandis que le second est un moraliste plus indulgent, plus débonnaire ; celui-ci n'a pas l'air de chercher les allusions ou les traits mordants, tandis que l'autre

fait des applications directes. La Fontaine est malicieux, sans doute, mais sa malice ne nuit en rien à la bonhomie de son caractère ; s'il nous fait rire des travers et des ridicules de l'humanité, c'est d'un rire agréable et indulgent ; Kryloff, au contraire, sous sa simplicité rustique, qui n'est pas sans étude, aiguise ses pointes, les lance brusquement à la tête et les laisse dans la plaie ; il a par moments quelque chose d'acerbe et de tant soit peu brutal. Ce qui prouve que cette veine satirique était la véritable tendance de son talent, c'est que les fables où elle se révèle sont justement les meilleures, celles qui ont la plus vive empreinte de l'esprit national. Ce sont aussi, en général, celles que j'ai choisies pour les traduire, comme pièces à l'appui de cette étude biographique et littéraire. Si l'on pouvait remonter aux circonstances et aux causes qui ont amené Kryloff à écrire la plupart de ses fables, on trouverait de curieux détails anecdotiques, car le malin conteur avait toujours en vue un abus présent ou un vivant ridicule.

Citons dans ce genre les fables suivantes, dont on trouvera plus loin la traduction :

Les Oies, *la Soupe au poisson de Damien*, *le Renard et la Marmotte*, *l'Ane*, *le Brochet*, *le Sac*, *l'Ane et le Rossignol*, *l'Oracle*, *le Grand seigneur*, etc. Ce sont des morceaux admirables, et qui jouissent en Russie d'une vogue générale, comme chez nous les plus belles fables de La Fontaine.

La Soupe au poisson de Damien est une des plus

admirées : c'est à la fois une comédie, un tableau, une étude de mœurs nationales d'un caractère extrêmement piquant. Voici l'anecdote qu'on y rattache.

Une réunion littéraire devait avoir lieu dans la maison du poëte Derjavine, pour entendre la lecture publique de quelques nouveautés littéraires. On pria Kryloff d'apporter une de ses nouvelles fables comme un mets délicat pour la bonne bouche. Il promit, mais il n'arriva que fort tard; la séance se traînait péniblement par la lecture d'une pièce qui ne finissait point. L'ennui avait gagné tous les auditeurs. Kryloff s'assit à côté d'un de ses amis nommé Khvostoff, qui lui dit : « Ivan Andréiévitch, » qu'avez-vous apporté? — Quelque chose. — » Montrez-moi cela, je vous prie. — Attendez, » tout à l'heure. » Cependant la lecture continuait toujours; le public bâillait à qui mieux mieux. Enfin l'on atteignit le bout de la pièce. Alors Kryloff tira un papier de sa poche : c'était la fable dont nous avons parlé; l'application tombait si fort à propos que toute la salle éclata d'un fou rire, et le public se trouva complétement dédommagé de l'ennui qu'on lui avait fait subir.

L'Ane et le Rossignol fut, dit-on, composé pour répondre à certains critiques qui, tout en louant les fables de Kryloff, le renvoyaient pourtant toujours à celles de Dmitrieff. Si le fait est vrai, on peut, tout en admirant cette fable, en trouver l'application trop dure; car si Kryloff est au-dessus de

Dmitrieff, celui-ci ne manque pas pourtant de mérite. Chez Kryloff, l'amour-propre d'auteur était assez vif, et il ne faisait pas bon l'attaquer sur ce point : la repartie ne lui faisait jamais défaut.

Du reste, il possédait une âme honnête et droite : il disait sa façon de penser avec une franchise et une indépendance qui l'honorent. *L'Ane*, *le Brochet*, *le Renard et la Marmotte* attaquent directement certains abus que l'on ne déracinera jamais, parce qu'ils tiennent aux passions les plus intimes de l'homme, l'intérêt, la vanité, mais contre lesquels la morale doit protester. *Le Ducat* est tout un traité philosophique d'éducation, admirable dans sa simplicité et sa concision. *L'Auteur et le Voleur* sort des proportions ordinaires de la fable : c'est une éloquente protestation contre l'abus que certains écrivains ont fait de leur génie ; il n'est pas difficile de reconnaître Voltaire dans l'auteur que le fabuliste a placé dans la chaudière des enfers.

Je dois dire tout de suite que la traduction de cette fable ne m'appartient pas, non plus que celle qui a pour titre *l'Amitié des Chiens ;* elles sont dues à un écrivain dont la France a depuis longtemps apprécié le mérite, le comte Xavier de Maistre (1). Comme ce sont des morceaux peu connus, je pense qu'on me saura gré de les avoir reproduits

(1) Le comte Xavier de Maistre vient de terminer (12 juin 1852) à Saint-Pétersbourg sa longue et paisible carrière ; il avait 90 ans. On sait qu'il passa en Russie la plus grande partie de son existence.

ici, quoique ce soit au fond plutôt une imitation qu'une traduction.

Le Sac est, sans contredit, une des meilleures fables de Kryloff; l'esprit, la verve satirique y abondent : elle est à l'adresse des Turcarets de la finance dont le mérite hausse et baisse avec le contenu de leur caisse.

Enfin, dans *les Oies* et dans *le Grand seigneur*, Kryloff s'attaque aux sots de qualité, et ces deux fables peuvent passer pour des chefs-d'œuvre. *Le Grand seigneur* est la dernière que l'auteur ait composée : c'est le couronnement de son œuvre; elle date de 1835. Après l'avoir gardée longtemps en portefeuille, Kryloff en fit un jour la lecture à l'Empereur, qui l'approuva, et depuis ce temps elle parut dans son recueil avec les autres; personne n'eut assez mauvais goût pour protester. C'est ainsi que Louis XIV soutenait Boileau en écoutant, à Versailles, la lecture de sa satire sur *la Noblesse*.

Plus heureux que La Fontaine, Kryloff a joui des faveurs de la cour. Sa réputation littéraire le faisait rechercher des personnages les plus distingués de la capitale. L'Impératrice Marie, qui a laissé une si grande renommée de bonté et de bienfaisance, et qui s'intéressait vivement à tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de la Russie, désira voir et entendre Kryloff, et depuis ce temps, elle le traita avec une bienveillance toute particulière; elle l'admettait à sa table et dans son cercle intime. C'est

par reconnaissance pour les égards délicats de cette princesse pendant une maladie qu'il fit, que Kryloff écrivit sa jolie fable intitulée *le Bluet* (1). On voit par là que la satire n'était pas le seul talent du fabuliste, et qu'au besoin la reconnaissance du cœur lui donnait d'heureuses inspirations.

L'Empereur Alexandre lui fit donner la somme nécessaire pour éditer ses fables, et lui assigna ensuite une pension. En 1831, l'Empereur Nicolas donna pour étrennes à son fils le buste de Kryloff : c'était assez témoigner le cas qu'il faisait du poëte. La grande-duchesse Marie voulut avoir dans son album un dessin représentant le cabinet du fabuliste. Enfin l'Impératrice lui envoya pendant la semaine sainte un bouquet de fleurs. Cette attention délicate toucha au cœur le poëte ; il conserva ces fleurs avec un soin religieux et voulut qu'on les mît dans son cercueil après sa mort.

La Fontaine aimait à puiser ses modèles et son langage dans les vieux auteurs gaulois du moyen âge ; il retrempait son style aux sources mêmes de la langue. Kryloff était aussi curieux des richesses nationales : il passa une partie de sa vie à étudier de près les mœurs et le langage du peuple russe. C'est dans ce but qu'il aimait à se mêler aux réunions populaires : il parcourait les foires, les marchés, les lieux où se coudoyait la foule ; il flânait au milieu d'elle, saisissant au passage les traits de

(1) Voir la traduction plus loin.

mœurs, les lazzis, les saillies de l'esprit et de la gaieté populaire. Le peuple russe est plus ingénieux, plus spirituel qu'on ne le croit généralement; il a beaucoup de finesse et de pénétration; son langage est riche en tournures pittoresques. Kryloff faisait son profit de tout cela. En été, pendant qu'il était à la bibliothèque, il ouvrait une fenêtre qui donnait sur la voie publique, au coin du grand bazar de Saint-Pétersbourg, nommé Gostinnoï-Dvor; là il se pénétrait de plus en plus du caractère national.

C'est par cette étude scrupuleuse et attentive qu'il approfondissait la langue de son pays; mais en homme de goût, il savait faire un choix dans cette moisson mêlée d'ivraie; il digérait ce suc brut pour n'en donner au public que l'essence parfumée; car partout sa morale est pure et son style excellent.

Kryloff a su atteindre ce point difficile, de se faire admirer autant du simple paysan que de l'homme lettré. Quand on lit une de ses fables devant un public russe de n'importe quelle classe, on voit tous les visages s'épanouir, l'intelligence et le plaisir briller dans tous les yeux; n'est-ce pas là le plus beau triomphe du génie?

Pourrait-on dire la même chose de La Fontaine? nous devons avouer que non. Pour bien comprendre La Fontaine et saisir toute la finesse de son esprit et de son style, il faut de l'étude, des connaissances; un homme du peuple, sans aucune

instruction, n'en a qu'une intelligence incomplète. Kryloff, dans son pays, est compris de tout le monde, tant il est simple, populaire par l'expression et la tournure, tant il a su s'identifier profondément avec le génie de sa nation. Ainsi, en résumé, le fabuliste russe est plus local, il peint mieux ses compatriotes, il perd en quittant la terre natale pour passer dans un autre pays; le fabuliste français est plus universel, il peint mieux l'homme en général; il est profondément national sans doute, mais, à un autre point de vue, il appartient à l'humanité. Tel est, je crois, le jugement définitif que l'on peut porter sur ces deux grands poëtes mis en parallèle : on aurait tort d'en tirer d'autres conclusions.

Pour terminer cette appréciation des œuvres de Kryloff, nous traduirons ici le jugement qu'en a porté Nicolas Gogol, dont l'opinion est d'un grand poids en pareille matière.

« Ses fables, qui sont devenues l'héritage du » peuple, forment un livre tout rempli de la sagesse » populaire. Chacune d'elles a une origine historique. » Malgré son apathie et son apparente indifférence » pour les choses de son temps, ce poëte était à la » piste de toutes les coutumes nationales. Il don- » nait son opinion sur chaque chose, et cette opinion » se tenait dans un certain milieu sage et mesuré : » on trouvait dans cet écrivain toute la vigueur de » l'esprit national, arrivé à son développement le » plus complet. Il pèse sévèrement ses expressions,

» et leur donne une force telle que d'un mot il dé-
» termine chaque idée, il la moule et la stéréotype
» avec son caractère réel.... Il est ordinairement
» préoccupé de questions graves. Son livre contient
» des leçons pour toutes les classes de l'empire,
» depuis le plus haut dignitaire jusqu'au dernier
» manœuvre, qui travaille dans les rangs les plus
» infimes de la société. Aucun poëte n'a su rendre
» sa pensée aussi clairement, l'expliquer d'une ma-
» nière aussi accessible à tous les esprits. Il a
» toujours un caractère pittoresque, soit qu'il décrive
» la nature sous ses aspects enchanteurs, repous-
» sants ou terribles, soit qu'il déroule un dialogue
» avec les nuances les plus fines, soit qu'il exprime
» au vif les sentiments de l'âme. Il rend si bien
» chaque détail, il tombe si juste et sait si conve-
» nablement approprier son idée à l'objet qu'il est im-
» possible de déterminer en quoi consiste le caractère
» de son style. Vous n'y trouveriez pas un mot à re-
» prendre. Quand même son sujet n'a pas de tournure
» littéraire, il ressort de lui-même et se dessine natu-
» rellement aux yeux. Il n'est pas plus facile de
» caractériser son vers. Il est tantôt ronflant, tantôt
» léger, tantôt pesant : il est ronflant là où son
» sujet a besoin d'harmonie; il court quand son
» sujet s'anime; il prend de la gravité lorsque son
» sujet s'élève; enfin il s'abaisse quand il faut ren-
» dre le futile bavardage d'un sot. Son style se plie
» sans peine à tous les besoins de la pensée : tantôt
» marchant lentement sur le grand vers de douze

» pieds, tantôt s'échappant par le vers mono-
» syllabique; par le nombre habilement calculé des
» syllabes, il parvient à rendre d'une manière sen-
» sible les nuances les plus fugitives. »

La facilité apparente des fables de La Fontaine ne tenait pas à un travail de premier jet et d'inspiration rapide. Quoiqu'on l'ait surnommé souvent *fablier,* il ne produisait pas ses fables sans effort comme un arbre qui porte ses fruits : il les travaillait avec un soin minutieux et les retouchait sans cesse. Le travail de Kryloff suivait un procédé semblable. Il jetait ses premières esquisses sur un brouillon, il les transcrivait ensuite sur de petites feuilles volantes, les corrigeait et les recopiait encore. Un de ses amis, M. Labanoff, qui a donné de Kryloff une biographie très-complète où nous avons puisé ces détails, raconte qu'il possède quelques-unes de ses fables manuscrites composées de cette manière : plusieurs ont été refaites ainsi trois fois, avec des améliorations successives. Les mêmes fables ont encore été retouchées à l'impression. *Le Chêne et le Roseau* a été refait jusqu'à dix fois. Cela prouve que le travail était pour cet écrivain comme un second génie. Il disait lui-même : « Je relis mes
» compositions nouvelles jusqu'à satiété, jusqu'à
» ce que certains vers cessent de me plaire; puis
» je les corrige ou je les refais entièrement. »
C'est la méthode si souvent citée de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :

Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Il n'est pas d'autre moyen d'arriver à la perfection.

Kryloff, avons-nous dit, était un esprit rêveur et paresseux : comme La Fontaine, il avait de longs intervalles de repos pendant lesquels il n'écrivait rien. Mais cette somnolence apparente cachait un travail intérieur : c'était comme la fécondation mystérieuse du génie ; il se réveillait tout à coup animé d'une activité nouvelle, et ses fables coulaient comme de source. Il les ajoutait à sa collection et se replongeait dans son indolence.

Afin de se distraire de toute pensée sérieuse, il se mettait à lire des romans, mais au hasard et sans choix, avec des absences si fortes et si prolongées, qu'après avoir lu machinalement un volume, il le recommençait sans s'en apercevoir ; puis, arrivé au dénouement, il était frappé de quelque réminiscence et s'écriait : « Il me semble que j'ai déjà lu cela ! » ce qui ne l'empêchait pas souvent de relire une troisième fois ce même ouvrage. Une autre distraction qui avait le privilége de le charmer, c'était le violon, dont il avait appris à jouer presque seul : il y était devenu d'une certaine force.

C'est sans doute à cette nonchalance naturelle qu'il faut attribuer la répugnance qu'avait Kryloff pour écrire des lettres. C'était pour lui un travail

pénible : le moindre billet lui coûtait beaucoup, sans doute par défaut d'habitude; dans tout le cours de sa longue carrière, il n'a guère écrit plus de vingt à trente lettres. On doit regretter cette disette de correspondance, car un homme aussi original que lui aurait certainement déposé dans ses lettres des traits précieux de caractère qui eussent complété sa biographie. Nous citerons seulement une lettre qu'il écrivait le 22 juillet 1825.

« Comment vous peindre, ma très-aimable et » très-respectable B. A., les sentiments que j'ai » éprouvés à la réception de votre lettre, ma joie, » ma reconnaissance, — et ma confusion? Pourtant » vous avez encore eu la bonté de m'écrire et de me » gronder! Je l'avoue franchement, je mérite l'un » et l'autre. A considérer ma paresse, je mérite » d'être battu, et plus encore; mais si vous avez » égard à mes sentiments, j'ai vraiment des droits » à votre indulgence. Un attachement comme le » mien, vous le trouveriez peut-être dans un chien, » mais bien rarement dans un homme. Soyez tou» jours bonne pour moi comme par le passé; con» tinuez d'adoucir ce qui me reste de jours sur la » terre. Quoique je sois plein de faiblesses et de » défauts, je puis affirmer que l'ingratitude ne se » glissera jamais dans mon cœur.

» Malgré ce méchant rhumatisme qui vous tour» mente, je me console par la pensée que vous » prenez de l'embonpoint. Continuez toujours, avec » l'aide de Dieu, à prospérer ainsi, afin de redevenir

» l'original de ce portrait que vous avez envoyé à » votre cousine E. P. P. Alors je me réjouirai, et je » ne me ferai pas faute de vider une bonne bouteille » de champagne à votre santé.

» C'est une bonne idée que vous avez de vous » occuper de musique. J'ai toujours soutenu que » vous avez un talent inné pour cet art, et je le » voyais avec peine se perdre faute d'exercice. » Que d'heureux moments vous pouvez procurer à » vous-même et à tous ceux qui vous aiment ! dans » ce nombre, je ne suis pas le dernier. J'affirme » que vous pouvez chanter d'une manière très- » agréable, pourvu que vous ne recherchiez pas » des airs à grands éclats de voix, où l'on trouve » souvent plus de bruit que de sentiment, où il n'y » a autre chose qu'une prétention à la supériorité, » qui indispose toujours l'auditeur contre l'artiste, » à moins que ce dernier n'ait un talent hors de » ligne.

» Ainsi, à en juger par votre dernière lettre, vous » vous trouvez bien à Voronèje. Par amour pour » vous, je m'en réjouis fort ; mais, par amour pour » moi, je m'en afflige un peu, car cela m'enlève » l'espoir de vous voir bientôt ; quoi qu'il en soit, » portez-vous bien et soyez heureuse. Cela étant, » si je possédais une baguette magique au moyen » de laquelle je pusse vous transporter ici, malgré » le désir de vous voir, et quoiqu'elle me tournât » souvent dans la main, je ne m'en servirais pas, je » ne voudrais pas troubler votre bonheur, surtout

» si vous me donniez votre parole de m'écrire quel-
» quefois, sans faire attention à ma paresse. Vous
» ne vous faites pas idée combien votre lettre est
» pour moi un précieux cadeau et combien de fois
» je l'ai relue. En ma qualité d'auteur, j'ai passa-
» blement d'amour-propre, je vous le dis tout bas à
» l'oreille; cependant, si je savais que vous relisez
» mes vers aussi souvent que moi votre lettre, je
» serais plus fier que M. X. dont personne du reste
» ne lit les œuvres.

» Que vous dirai-je maintenant de Saint-Péters-
» bourg et de moi? Notre capitale ressemble à une
» jolie femme qui bâille dans sa belle parure. Pour
» moi, grâce à Dieu, au moment où j'écris ces li-
» gnes, je suis sur mes jambes et bien portant; je
» mange et je dors tant que je peux; je lis des niai-
» series; je n'écris rien et trouve tout cela assez
» amusant. Je me dispose maintenant à me retirer
» dans votre asile, où je ne puis jamais m'ennuyer
» un instant.

» A propos, si l'été est venu vous trouver là-bas,
» à Voronèje, ne pourriez-vous avoir l'obligeance
» de nous l'expédier ici pour vingt-huit jours? Vous
» nous rendriez un grand service. En revanche, si
» vous avez besoin de froid, de pluie et de boue,
» vous pouvez en envoyer chercher dans nos para-
» ges, nous serons charmés de vous satisfaire, tant
» nous sommes braves gens.

» Vous vous disposez à vous rendre à Moscou;
» pouvez-vous me dire quand vous y serez? Il y a

» plusieurs années que je veux aller dans cette
» ville; je cherche quel moment de l'année il faut
» choisir. En hiver, Moscou est habité, mais le
» froid me fait peur, et puis il n'y a plus ni jardins
» ni promenades. En été, la ville est vide. Quand
» donc y aller? Si je vous y rencontrais, toutes les
» saisons de l'année me seraient agréables, et je
» jure, — mais non pas sur l'honneur, — que je me
» mettrais aussitôt en diligence, et sans hésiter un
» moment. Vraiment cette idée me caresse bien
» agréablement, bien joyeusement le cerveau. Je
» vous vois sourire, et vous dites : « Quelle farce!
» Comment fera-t-il pour venir? Comment se déci-
» dera-t-il à secouer sa paresse? C'est une plaisan-
» terie. » C'est bien, ne me croyez pas, je vous en
» prie; j'aurai le plaisir de vous surprendre davan-
» tage; seulement, écrivez-moi, et indiquez-moi
» bien où vous vous arrêterez et comment on peut
» vous trouver; nous verrons ensuite.

» En attendant, je....... Mais ne vous ennuyé-je
» pas? N'est-ce pas assez de bavardage? n'est-il pas
» temps de m'arrêter? Non, pas du tout. J'ai encore
» devant moi toute une page blanche. Pourtant je
» suis généreux; je ne veux pas aller jusqu'à vous
» faire bâiller, je crois que cela ne vous vaut rien,
» et votre santé m'est chère; pour cela, je suis as-
» suré que vous n'en doutez pas. Je finis donc jus-
» qu'à la prochaine fois, et si j'apprends par votre
» réponse que vous avez été jusqu'au bout de ma
» lettre, je pourrai vous en envoyer sans fin. Le

» premier pas seul me coûte, ensuite on ne peut
» plus m'arrêter.

» Portez-vous bien, soyez heureuse, et continuez
» d'aimer celui qui vous aime avec toute la force
» de son cœur, de son âme et de sa pensée (honni
» soit qui mal y pense !) et qui vous aimera tant
» qu'il lui restera le cœur et la mémoire.

» *N. B.* A l'exception de M. N. ne montrez cette
» lettre audacieuse à personne; surtout ne la mon-
» trez pas à ceux qui ne connaissent ni mon âge ni
» ma figure. Adieu ; que la grâce du ciel vous ac-
» compagne.

» Votre sincère,

» I. KRYLOFF.

» Je présente mes respects et mes humbles sa-
» lutations à M. N., quoique je me le figure fort en
» colère contre moi et extrêmement jaloux. Pour-
» tant je l'aime de cœur, et je le prie, malgré sa
» jalousie, de m'aimer aussi : je vis dans cette
» espérance et cette conviction. »

La négligence apathique de Kryloff se manifestait surtout dans les soins et les usages ordinaires de la vie. Sous ce rapport, il ne le cédait en rien à notre La Fontaine : il poussait l'indifférence et la distraction jusqu'aux dernières limites du possible. Dans son intérieur, il restait toujours enveloppé d'une vieille robe de chambre crasseuse, en pantoufles, étendu sur un divan sale et usé, où le poids habituel de son corps avait creusé une place : il y pas-

sait le temps à fumer et à lire : double distraction dont il s'était fait un besoin croissant : dans ses dix dernières années, il ne consommait pas moins de trente à quarante cigares par jour.

La Fontaine négligeait sa femme et son fils : Kryloff aurait peut-être fait de même; mais il renonça au mariage pour être plus libre de ses actions et n'avoir aucun des tracas de la vie de famille. Il avait ordinairement à son service deux ou trois servantes et un cocher : comme il n'exerçait sur eux et sur son intérieur aucune surveillance, tout allait vaille que vaille, tout se gâtait, tout croupissait dans le désordre et la malpropreté. Nous en avons vu une preuve dans l'auto-da-fé des classiques grecs par une de ses domestiques.

Pour les soins matériels de la vie, Kryloff était un véritable enfant comme La Fontaine. Il lui prenait parfois tout à coup des fantaisies d'artiste, quand il se trouvait en fonds : tantôt il achetait des tableaux, tantôt des gravures rares; il conserva les tableaux, mais il vendit toutes les gravures. Du désordre le plus complet, il passait quelquefois au luxe le plus extravagant. Un jour entre autres il voulut secouer sa noire enveloppe et faire peau neuve comme les serpents. Il fit enlever tous les vieux cadres poudreux de ses tableaux et les remplaça par des cadres resplendissants de dorure. Il se meubla entièrement à neuf, acheta un riche service d'argenterie, fit venir du Magasin Anglais de superbes tapis, se procura chez Gambs une éta-

gère en bois d'acajou qui coûtait 400 roubles, et la couvrit d'une profusion de cristaux et de belles porcelaines : enfin il se monta en linge fin et en batiste. Il était fier de son appartement; il le montrait à ses amis en disant : « Regardez, en voilà pour plus de dix mille roubles. »

Mais ce bel ordre ne dura pas longtemps : « Quinze jours après, dit son ami M. Labanoff, » j'entre chez lui et je vois un singulier spectacle : » le tapis était couvert d'avoine, et tous les pigeons » du Gostinnoï-Dvor y affluaient pour prendre part à » ce régal. Kryloff, assis sur son canapé, un cigare » à la main, s'amusait à voir leur appétit et leurs » jeux. Quand il entrait quelqu'un, les pigeons » s'envolaient en masse, choquaient les porcelaines » et les cristaux, qui diminuèrent peu à peu et fi- » nirent par disparaître entièrement. Son étagère, » naguère si bien vernie, se couvrit d'une couche » épaisse de poussière, de fumée et de bouts de » cigares. Quant au tapis, ne m'en demandez pas » de nouvelles : les pigeons l'avaient mis dans un » état déplorable. C'est à la même époque qu'il » imagina de faire un jardin de son appartement : » il acheta une trentaine de caisses plantées de ci- » tronniers, d'orangers, de myrtes, de lauriers et » d'autres arbustes; il en encombra sa chambre de » manière qu'on avait peine à y circuler; mais ce » petit Eden que personne ne soigna et n'arrosa, » fut bientôt fané, desséché, et dépérit compléte- » ment. »

Kryloff aurait eu besoin, comme La Fontaine, d'une Mme de la Sablière ou d'une Mlle d'Hervart pour le surveiller et le dispenser de songer aux soins matériels de la vie. Ses amis, quand ils voyaient sa toilette par trop en désordre, lui envoyaient leur tailleur pour le remonter à neuf; mais, faute d'entretien, les habits étaient bientôt dans un piteux état.

Il faut dire pourtant qu'il trouva toujours une hospitalité généreuse, une amitié sincère, des soins, des égards délicats dans la famille de M. Olénine, qui était presque devenue la sienne. C'était un centre où se réunissaient les littérateurs les plus distingués de la capitale, tels que Derjavine et Karamsine. Kryloff y venait journellement; son couvert y était toujours mis. M. Olénine était pour lui un ami, un bienfaiteur, un Mécène; il lui avait attiré la bienveillance de deux souverains. Mme Olénine avait pour Kryloff les soins et la tendresse d'une mère, et le poëte reconnaissant lui disait un jour avec effusion : « Quand ma dernière heure » sera venue, je viendrai mourir à vos pieds. »

Mais toutes ces aimables attentions ne pouvaient le suivre dans son intérieur : il aurait fallu le surveiller sans cesse. A la suite d'une maladie qu'il fit, l'impératrice Marie l'invita à venir passer quelques jours à Pavlofsky auprès d'elle. Après avoir fait avec grand soin tous ses préparatifs de toilette, il se rendit pour dîner chez l'Impératrice, et il était sur le point d'entrer au salon, quand M. Olénine,

qui devait le présenter, lui dit : « Ivan Andréiéwitch,
» permettez-moi d'examiner un peu si votre toilette
» est en règle. — Comment! répond Kryloff, croyez-
» vous que je me rends au palais en négligé ? J'ai
» mis mon uniforme neuf. — Mais qu'y a-t-il donc
» à vos boutons ?—Ah ! mon Dieu ! ils ont encore leur
» enveloppe de papier ; il ne m'est pas venu à l'idée
» de les en débarrasser. »

Il avait sans cesse de ces distractions singulières qui le faisaient le héros de scènes comiques ou burlesques. Ainsi, au lieu de mouchoir, il mettait dans sa poche tout ce qui lui tombait sous la main, tantôt un bas, tantôt un bonnet, et à table il déployait gravement ces objets pour se moucher. Été comme hiver, il ne portait jamais de gants. « C'est,
» une superfluité, disait-il ; je les perds toujours,
» et d'ailleurs je n'ai jamais froid aux mains. »

Kryloff était gourmand et grand mangeur. Ses mets favoris étaient les plats russes les plus communs et les plus populaires, tels que le chtchi (1), qui est le pot au feu national en Russie, la koulebiaka (2), les pâtisseries grasses, le cochon de lait avec du raifort. Il dînait souvent au Club Anglais dont il fut membre pendant trente-cinq ans. D'après l'usage russe, il faisait un somme après dîner. Il passait quelquefois la soirée au théâtre,

(1) Le *chtchi* est un mélange de choux aigres, de viande grasse et d'épices bouillis ensemble.

(2) La *koulebiaka* est un pâté au poisson avec des œufs hachés et du riz.

mais le plus souvent il restait au club, où il avait ses habitudes et ses coudées franches. Il y jouait quelquefois aux cartes ou tenait des paris au billard. Il soupait habituellement. Son estomac de fer pouvait supporter tout ce dont le chargeait un appétit qui semblait n'avoir pas de bornes. La Fontaine, qui était aussi un bon et joyeux convive, aurait sans doute rendu les armes à son confrère des régions hyperboréennes.

Kryloff soutint souvent des assauts gastronomiques contre quelques-uns de ses collègues, fort mangeurs comme lui, et toujours il restait sur la brèche. Si cette puissance digestive n'est pas tout à fait poétique, au point de vue moderne, au moins est-elle l'indice d'une forte nature. *Mens sana in corpore sano.* Après cela, nous avouerons, si l'on veut, que la gastronomie de Kryloff dépassait un peu les bornes : elle lui donna une nature apoplectique, et rendit pesantes, maladives, les dernières années de sa vie. Il finit par user les ressorts de son estomac, et sa dernière maladie fut une indigestion.

Un jour qu'il était invité à dîner chez le comte Pouchkine, à l'occasion d'un fameux plat de macaroni à l'italienne, dont celui-ci avait le secret, Kryloff se fit attendre. — « Les absents ont tou-
» jours tort, dit le comte; mettons-nous à table. »
Le poëte arriva qu'on était déjà au troisième plat. — « Ah ! retardataire, lui dit Pouchkine, voici
» votre punition. » Et il lui remplit jusque par-

dessus les bords une assiette de macaroni. Kryloff l'avala sans broncher. « Ceci ne compte pas, lui » dit l'amphitryon; vous allez maintenant recom- » mencer par la soupe et dîner avec ordre d'un » bout à l'autre. » Le poëte ne sourcilla pas; il *reprit courage comme il faut*, se laissa administrer à son rang une seconde portion de macaroni aussi forte que la première, et fit honneur à tous les plats jusqu'à la fin. Comme on lui témoignait quelque inquiétude sur les suites de cette bravade : « Ce n'est rien, répondit-il; au besoin, je suis prêt » à recommencer. »

Comme homme, il était bon, juste et sensible. Malgré la tendance satirique de son esprit, il évitait de faire de la peine à qui que ce fût. Si un auteur venait lui lire ses productions, il louait tout plutôt que de hasarder une critique qui eût fait de la peine; pourtant on sait combien son goût était délicat et difficile. Tous les grands écrivains de son temps furent liés avec lui d'une amitié étroite : c'étaient Derjavine, Kapniste, Ozeroff, Dmitrieff, Karamsine, Gnéditch, Joukofsky, Batuchkoff, le P. Viazemsky, Baratinsky, Pouchkine. Ceci est remarquable pour qui connaît le peu d'harmonie qui règne ordinairement dans ce qu'on appelle la république des lettres. *Genus irritabile vatum.*

Pourtant Kryloff avait des défauts : il avait des moments d'emportement, de jalousie, surtout quand son amour-propre était en jeu; mais son bon naturel ou sa volonté triomphait bientôt de ces

écarts de caractère. Indifférent pour ses propres intérêts, il l'était aussi pour ceux des autres : il n'aimait pas à donner. Un vieux garçon et une vieille fille se défendent difficilement de l'étreinte de l'égoïsme. Le célibataire a comme un sens de moins ; son cœur, faute d'aliment, se rétrécit, se glace ; habitué à ne penser qu'à soi, il oublie peu à peu les autres ; il ne comprend la vie qu'en ce qui le touche personnellement ; il ignore le bonheur du dévouement, la volupté du sacrifice. Cet état contr nature, s'il n'est sanctifié par la passion religieuse, par une charité surnaturelle ou par le doux sentiment de l'amitié, refroidit l'âme en la plongeant dans des habitudes d'égoïsme. L'homme est fait pour la famille ; là est son centre, sa vie ; là est le vrai bonheur.

Kryloff a dû mourir content ; il a joui de toute sa gloire. Il a vu sa réputation se répandre d'un bout à l'autre de la Russie, et même de l'Europe ; ses fables accueillies partout avec enthousiasme, lues par les gens du monde et répétées par les enfants. De son vivant, il est devenu classique, honneur bien rare et presque unique dans les annales de la littérature. Jamais une critique ne s'éleva pour contester son mérite ou sa gloire. Un chiffre fera mieux comprendre que tout le reste ce grand succès de popularité : depuis que le fabuliste a commencé à publier ses fables en volume, le nombre d'exemplaires vendus s'est élevé à environ quatre-vingt mille. On ne peut guère citer que

Béranger en France qui ait joui d'une vogue semblable; et il faut noter encore que les ouvrages de Kryloff ne peuvent être lus qu'en Russie, car la langue russe ne sort pas des limites de l'empire.

Kryloff a eu son triomphe, son couronnement au Capitole comme Pétrarque. Ce fut le jour où il atteignit sa cinquantième année littéraire, le 2 février 1838 : il avait alors 70 ans. Tous les littérateurs russes se cotisèrent pour lui donner une fête et adresser à son génie un hommage public des plus éclatants. On choisit pour cette cérémonie la salle de l'Assemblée de la Noblesse.

Au jour fixé, deux députés allèrent chercher le poète pour le conduire dans cette salle où trois cents auteurs se trouvaient réunis. A son arrivée, le comte Ouvaroff, ministre de l'Instruction Publique, lut un rescrit de l'Empereur qui conférait à Kryloff l'ordre de Saint-Stanislas, avec la croix de seconde classe. Un magnifique repas fut servi. Vis-à-vis du fabuliste, on avait placé son buste au milieu de la verdure et des fleurs, avec un exemplaire de ses œuvres richement relié et entouré de lauriers.

M. Olénine, membre du Conseil de l'Empire, présidait la solennité. Le Tamburini russe, Pétroff, chanta des couplets composés pour la circonstance, par le prince Viazemsky, et mis en musique par le comte Wielhorsky : chaque refrain était salué par des applaudissements. Joukofsky porta un toast aux progrès de la littérature russe, et prononça les

paroles suivantes : « Nous vous remercions d'abord
» en notre propre nom, pour les moments de bon-
» heur que vous nous avez si souvent procurés par
» vos œuvres; nous vous remercions pour notre
» jeunesse de la génération passée, présente et fu-
» ture, qui a commencé ou commencera à aimer la
» langue nationale, à comprendre la perfection et
» à s'initier à la vraie sagesse de la vie ; nous vous
» remercions pour la nation russe, à qui vous avez
» révélé par vos vers son véritable esprit; enfin,
» nous vous remercions pour la célébrité de votre
» nom : c'est pour la patrie un véritable trésor, il
» est inscrit dans les annales de la gloire. » Les dames qui étaient dans les galeries jetèrent au poëte des fleurs et des couronnes de laurier. Kryloff remercia tout le monde avec effusion. Ce fut le plus doux moment de sa vie ; il sentit tous les enivrements de la gloire, et des larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux. Quand il passa dans le salon, il se vit entouré de la foule des jeunes littérateurs, qui le priaient de leur donner à chacun une feuille de son laurier poétique : il le leur distribua en souriant. On frappa une médaille à son effigie en commémoration de cette ovation nationale. C'était plus d'honneur en un jour que La Fontaine n'en reçut dans toute sa vie.

Depuis ce jour, Kryloff n'écrivit plus rien, pour ne pas compromettre une réputation que le public avait solennellement consacrée ; il y avait même plusieurs années qu'il ne produisait plus de fables;

il tenait à ne pas rester au-dessous de lui-même; dans ses plus beaux jours, il demandait souvent à ses amis s'il ne baissait pas, s'il ne devait pas s'arrêter dans sa carrière.

Ses dernières années furent tristes ; presque tous ses amis étaient morts; l'impératrice Marie, sa protectrice, avait été enlevée à la terre ; son cœur était orphelin. Il se retira à Vassili-Ostroff, sur la rive droite de la Néva: avant la construction du pont de pierre, c'était comme un faubourg isolé de la ville. Il voulait même s'éloigner encore davantage : il avait fait bâtir une petite maison au Vieux-Pétersbourg, dans un endroit où il pouvait jouir d'une belle vue; il n'eut pas le temps de l'aller habiter ; il mourut à huit heures du matin, le 9 novembre 1844, après avoir reçu les secours de la religion. Son estomac n'avait pu digérer un gruau mêlé à une purée de gélinotte dont il l'avait imprudemment chargé.

Il n'avait aucun proche parent : ce fut le général major Rostovtsoff, directeur en chef des écoles militaires, qui s'occupa de ses funérailles. L'Empereur donna sur sa cassette environ dix mille roubles pour les frais de l'enterrement.

Avant sa mort, Kryloff avait préparé une édition de ses fables; ses amis en reçurent chacun un exemplaire avec le billet d'invitation à son convoi funèbre. Le cercueil fut suivi d'une foule immense de peuple, qui s'étendait depuis l'Amirauté, le long de la Perspective, jusqu'au couvent de Nefski, où

son corps fut déposé. On mit dans son cercueil les fleurs qu'il avait reçues de l'Impératrice, sa couronne de laurier et sa médaille, souvenir de son triomphe. Une souscription fut ouverte par toute la Russie pour lui élever un monument funèbre. Chacun y apporta son offrande, le plus petit comme le plus grand : juste tribut de reconnaissance pour le poëte que tous admirent, et dont les œuvres sont pour la nation russe un titre impérissable.

Il n'existe pas en français de traduction complète et exacte de Kryloff. Vers 1824, un effort fut tenté pour faire connaître en France le génie du fabuliste russe. Un homme qui avait à cœur la gloire de sa patrie, le comte Grégoire Orloff, connu par son amour éclairé pour les arts et pour les lettres, fit faire à Paris, par un de ses compatriotes, une traduction en prose des fables de Kryloff, et distribua cette matière, ainsi préparée, à cinquante-sept littérateurs français qui la versifièrent. Dans le nombre, on trouve des noms célèbres, tels que les suivants : Ségur, Daru, Parceval-Grandmaison, Jouy, Soumet, Firmin Didot, Andrieux, Duval, Picard, Emile Deschamps, Jules de Rességuier, Rouget de l'Isle, Bailly, Mollevaut, de Stassart, Sophie Gay, Delphine Gay, Amable Tastu, etc.

Voilà certes un imposant concours d'écrivains réunis pour interpréter le fabuliste russe. Il semble qu'un auteur étranger, à qui tant de personnages

célèbres donnaient la main, aurait dû voir resplendir subitement sa gloire. Pourtant il n'en fut pas ainsi : Kryloff ne fut pas connu comme il méritait de l'être; il avait perdu, en passant dans la langue française, toute sa couleur originale, tout son caractère indigène. Les critiques russes reprochèrent aux Français d'avoir défiguré leur écrivain favori.

Il n'en pouvait être autrement. Une imitation n'est pas une traduction. Pour bien reproduire le génie d'un écrivain, il faut connaître sa langue, et s'identifier avec sa pensée, avec son style. Les auteurs français à qui l'on donnait en prose les fables du poëte russe, si artistement travaillées, et pourtant si simples, si profondément empreintes d'esprit national, ne purent ni bien saisir ni bien rendre cet admirable cachet d'originalité. Ils imitèrent, les uns de près, les autres de loin, le sujet ou l'idée de l'auteur; ils ont pu faire de jolies compositions françaises, mais à coup sûr, Kryloff ne dut pas s'y reconnaître. D'autres essais de traduction faits en Russie ne présentent pas non plus un degré suffisant d'exactitude.

Si je présente ici la traduction de quelques fables de Kryloff, ce n'est pas que je prétende rivaliser avec le fabuliste que j'admire. Je sens bien ce qui manquera toujours à une interprétation de ce genre : une traduction, si bonne qu'elle soit, est toujours imparfaite; le proverbe italien qui dit *traduttore traditore* ne manque pas de justesse. Mais j'ai au moins la conscience d'avoir fait tous mes efforts

pour arriver au plus haut degré de rapprochement et d'exactitude, et, sauf certains idiotismes, certaines locutions intraduisibles, j'ai rendu généralement phrase pour phrase et idée pour idée.

LE BROCHET.

Un Brochet fut cité par-devant la justice.
Les hôtes de l'étang, en butte à sa malice,
N'y pouvaient plus tenir : on avait contre lui
Un chariot tout entier de preuves à l'appui.
Devant le tribunal on porta le coupable,
    Ainsi qu'il était convenable,
    A son aise en un grand bassin.
    On prit les juges sous la main :
    Ils paissaient aux voisines rives.
Nous avons retrouvé leurs noms dans les archives ;
    Les voici : deux ânes bâtés,
    Deux ou trois boucs, deux haridelles,
Auxquels on adjoignit, pour lumières nouvelles,
Un expert procureur, renard des plus fûtés.
    Le peuple disait que sa table
    Ne manquait jamais de poisson :
    Il en recevait à foison
    Du brochet, âme charitable.
Des juges cependant l'impartialité
    Parut en tous points inflexible,
D'autant que cette fois il était impossible
De cacher du brochet la culpabilité.

Que faire? on le flétrit d'une peine infamante,
    Afin d'inspirer l'épouvante
Aux fripons que l'appât du crime tenterait :
    On arrêta qu'on le pendrait.
Alors maître Renard : — « Tribunal vénérable,
» C'est trop peu de le pendre. Il faut que le coupable
    » Par la peine de ses forfaits
    » Serve ici d'exemple à jamais.
» Qu'en lui tous les coquins prévoient leur fin dernière.
» Noyons-le ! » — « C'est bien dit ! » s'écria-t-on en chœur.
    Aussitôt on prit le voleur
    Pour le jeter — dans la rivière.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL [1].

L'Ane au Rossignol dit un jour :
« De ton chant on dit des merveilles,
» Et je voudrais bien à mon tour
» Juger par mes propres oreilles
» Si cet éloge est vraiment mérité. »

[1] Voici la même fable imitée par Émile Deschamps.

Un Ane (il s'en trouve partout)
Se promenait dans un bocage,
Ne disant mot, n'en pensant davantage.
Vous concevez qu'il s'ennuyait beaucoup.
Voilà qu'il aperçoit à travers le feuillage
Un Rossignol. Alors, prenant son air malin :
« Ah ! c'est toi ; salut, mon confrère, »
Se met-il galamment à braire.
« Tu chantes, m'a-t-on dit, comme un petit *Martin;*
» Voyons, de ton gosier déroule les merveilles.
» Devant moi tu peux tout chanter ;
» Je suis digne de t'écouter :
» Regarde plutôt mes oreilles ! »

Soudain le chantre du printemps
Éleva dans les airs sa voix sonore et tendre;

Le Rossignol consent : son gosier enchanté
Commence à déployer ses ressources nombreuses :
Il prélude en claquant, siffle, file des sons,
Sur mille tons divers module ses chansons ;
Tantôt il adoucit ses cadences moelleuses,
Et l'on dirait un chalumeau
Qui soupire de loin sur les flancs du coteau ;
Tantôt ses rapides roulades
Vont rejaillissant en cascades

Il pressait, suspendait ses concerts éclatants,
Il chantait le plaisir, puis gémissait longtemps,
Et les oiseaux groupés se taisaient pour l'entendre,
Et les vents s'arrêtaient, et les troupeaux charmés
Oubliaient l'onde fraîche et les prés embaumés,
Et guidant ses amours sous l'ombre bocagère,
Le pâtre, plus hardi près d'un sein plus troublé,
Soupirait sur les chants du troubadour ailé,
De longs aveux plus doux au cœur de la bergère.

L'oiseau divin a fini sa chanson.
Aussitôt l'Ane ainsi pérore :
« J'aime assez tes accents, ta qualité de son ;
» Tu gazouilles, d'honneur, d'assez bonne façon,
» Mais tu chanterais mieux encore
» Si notre coq t'avait donné quelque leçon. »

A cet arrêt, avec un essaim de transfuges,
Le pauvre rossignol loin, bien loin s'envola,
Et dans les déserts s'en alla
Chanter pour les échos et non pour de tels juges.

Vous êtes parmi nous des rossignols aussi,
Poëtes ; fuyez les profanes ;
Chantez, mais à l'écart. Hélas ! dans ces temps-ci,
Qui trouvez-vous souvent pour vous juger ?... Des ânes.

Comme les perles d'un ruisseau.
La nature écoutait, immobile et ravie,
Du chantre du matin la douce mélodie;
Les oiseaux retenaient leurs voix ;
Zéphyr suspendait son haleine;
Les troupeaux s'affaissaient mollement dans la plaine ;
Le berger attentif levait les yeux parfois
Et souriait à la bergère.
L'oiseau se tut. — Notre Ane, en inclinant à terre
Son cerveau d'amateur : « C'est assez bien chanter :
» Sans trop bâiller, je pense, on te peut écouter.
» C'est dommage pourtant, mon cher petit confrère,
» Que, pour rendre plus belle encore ta chanson,
» Notre coq ne t'ait pas donné quelque leçon. »

Le pauvre Rossignol n'en veut pas davantage :
Il s'élance, prend son essor,
S'envole au loin et fuit encor.

Puissions-nous d'un tel juge éviter le suffrage !

LA SOUPE AU POISSON [1] DE DAMIEN [2].

« Un peu de soupe encor, cher voisin, je vous prie. »
— « Merci, j'en ai déjà contenté mon envie. »
— « Qu'importe ? à cette assiette, allons ! faites honneur.
» Cette soupe, ma foi, doit vous parler au cœur. »

(1) La soupe au poisson, en russe *oukha*, est une soupe tout à fait nationale. C'est un potage sans pain fait avec différentes sortes de poissons cuits dans l'eau avec du beurre.

(2) Imitation de la même fable par Mme Amable Tastu.

« Eh! voisin, on dirait que c'est jour d'abstinence;
» Mangez donc. — Non, voisin, j'en ai ma suffisance.
» — Vous riez! une soupe à se lécher les doigts!
» Tenez, je vous en vais servir une assiettée;
» Vous direz comme moi quand vous l'aurez goûtée.
» — Eh mais! déjà, voisin, j'en ai mangé trois fois!
» — Bon, bon, vous nous faites un conte.
» Et puis croyez-vous que je compte?
» Suivez votre appétit, tout le reste est égal.
» Cela ne vous fera point mal.
» C'est toujours de bon cœur que ma soupe est offerte.
» D'ailleurs, sans nous vanter, nous la faisons au mieux.
» Sa couleur seulement vous réjouit les yeux,

— « Sans doute ; mais déjà j'ai vidé ma troisième. »
— « Quoi ! vous comptez ! Alors voici la quatrième.
» Mangez, soyez en joie. Il faut le confesser,
» Un potage ainsi fait ne doit jamais lasser.
» Comme il est gras ! voyez cette couche onctueuse !
» C'est de l'ambre fondu ! ne me refusez pas,
» Cher ami. Cette brême est, je crois, savoureuse ;
» Ce morceau de sterlet a bien quelques appas.
» Mangez toujours, mangez, ne vous faites pas faute.
» Et toi, ma femme, allons ! presse à ton tour notre hôte.»

» Et d'une nappe d'ambre on la dirait couverte !
» Mangez donc ! Ce sterlet est du goût le plus fin.
» Allons, ma femme, allons, prie aussi le voisin. »
Ainsi le bon Jeannot faisait à grande peine
Les honneurs d'un souper. A son compère Étienne
Ses offres ne laissaient ni trêve ni repos.
Enfin, pour terminer ces importuns propos,
Étienne se soumet. Son cœur bondit... il crève.
N'importe ; il prend l'assiette, à grand'peine il l'achève,
Et soudain, tout content, Jeannot de s'écrier :
« Bon, vous cessez enfin de vous faire prier ;
» Moi, je hais la cérémonie,
» Et puisque vous l'avez bannie,
» Tenez!... » Le voisin, à ce mot,
S'élance, prend ses gants, son bonnet, sa ceinture,
Ouvre la porte, fuit, et laisse mon Jeannot
Tout ébahi de l'aventure.

A qui s'adresse la leçon?
A vous, aspirants du Parnasse.
Vous nous débitez à foison
Des vers brillants parfois d'harmonie et de grâce ;
Mais s'il est prodigué, le meilleur mets nous lasse,
Même *la soupe de poisson.*

C'est ainsi que maître Damien
Exhortait Phocas son voisin,
Sans lui laisser reprendre haleine.
L'autre transpirait à la peine,
Sans voir un terme à son malheur.
Ne pouvant refuser, il accepte, il enrage ;
Il prend à deux mains son courage ;
Il avale. — « Voilà, certe, un ami de cœur !
» Lui criait le bourreau ; pour moi, j'aime qu'on mange ;
» Et les gens dédaigneux ne sont pas de mon goût.
» Encore une assiettée, allons ! » — Oh ! pour le coup,
La proposition était par trop étrange.
Malgré tout son amour pour la soupe au poisson,
Phocas, abasourdi, perdit toute mesure ;
Il saisit à deux bras son bonnet, sa ceinture,
S'enfuit bien vite à la maison,
Et ne revint jamais chez son amphitryon.

Bienheureux écrivain dont le talent sait plaire,
Quand il le faut, sache te taire
Et ménage un peu ton lecteur,
Ou sinon tes vers et ta prose,
Comme la soupe qu'on propose,
Dégoûteront bientôt le public de l'auteur.

L'ANE.

Un paysan avait une bourrique
D'une humeur douce et pacifique.
C'était, disait son maître, une perle, un bijou.
Mais craignant de la perdre, il lui pendit au cou
Une clochette. — Alors mon Ane
Devient bouffi d'orgueil, s'admire et se pavane.
Sans doute qu'il avait certaines notions
De rangs, de décorations.
Il se crut un grand personnage.
Mais bientôt, par malheur, il reçut en partage
Un nouveau grade sans profits :
Et cela peut servir d'avis
Aux ânes de tous les pays.
Il faut que vous sachiez avant tout que la bête
N'était pas tout à fait honnête.
Mais jusqu'à la clochette, il avait su toujours
Jouer heureusement ses tours.
S'il entrait au jardin, dans le seigle ou l'aveine,
Il se régalait à loisir,
Et puis se retirait en silence et sans peine.
Maintenant, adieu le plaisir!
Monseigneur en secret cherche-t-il sa pitance?

Sa décoration qui retentit sans fin
Trahit aussitôt sa présence.
Le maître l'aperçoit, et s'armant d'un gourdin,
Il chasse de son seigle ou de sa plate-bande
La bête illustre et trop gourmande.
Ou bien le voisin dans son champ
Entend retentir la sonnette,
Et court, armé d'un pieu, lui caresser le flanc.
Ainsi forcé de faire diète
A cause de sa dignité
Le pauvre matador, tant que dura l'été,
Fut victime de la disette.
A l'automne, il était maigre comme un copeau :
On ne lui voyait plus que les os et la peau.

Parmi les gens qui sont en place,
Combien de fripons ainsi pris !
Tant qu'ils sont obscurs et petits,
Tout passe inaperçu, leur ruse et leur audace.
Mais parvenus aux honneurs,
La clochette des grandeurs
Fait suivre de loin leur trace.

LE CORBEAU ET LA POULE.

Quand le Français, nouveau Vandale,
Menaça notre capitale,
Le prince de Smolensk [1], pour sauver son pays
De la fureur des ennemis,
Dans Moscou déserté leur tendit une embûche.
Alors on vit les habitants
Se réunir, petits et grands,
Comme un essaim quittant la ruche.
Tous partent sans perdre de temps.
Du haut d'une maison un corbeau bien tranquille,
En se frottant le bec, contemplait par la ville
Tout ce tumulte et tout ce bruit.
Quoi donc ! ami, quand chacun fuit,
Tu restes ! lui crie une Poule
Du haut de son chariot qui roule.
Ne sais-tu pas que l'ennemi
Entre déjà par l'autre porte?
— Eh bien ! l'ennemi, que m'importe?

[1] Le général Koutouzoff, feld-maréchal des armées russes. Il faut passer à Kryloff l'épithète de Vandales qu'il nous adresse en passant; nos poëtes n'ont pas toujours été polis envers les Cosaques.

Dit le corbeau tout raffermi.
Je comprends ta frayeur et celle de ta race.
Mais moi, je ne bouge de place ;
Car on sait qu'un corbeau n'est bon
Ni rôti, ni cuit au bouillon.
Je pourrai m'entendre, je pense,
Avec les habitants nouveaux,
Et même augmenter ma pitance
De quelques délicats morceaux,
Tels que des os ou du fromage.
Adieu ! commère, et bon voyage !
L'oiseau resta : mais au lieu du butin
Dont il comptait faire festin,
On l'attrapa lui-même, on le mit dans la soupe,
Pour apaiser la faim qui talonnait la trôupe.

Ainsi nous combinons nos calculs insensés.
Nous suivons bien souvent la fortune à la trace ;
Nous croyons la tenir, tant nous sommes pressés ;
Mais un revers survient : nous voilà terrassés.
C'est le corbeau que l'on fricasse.

LES OIES [1].

Une longue perche à la main,
Un paysan menait vers le marché voisin
Clopin-clopant un troupeau d'oies.
En les chassant ainsi sur les publiques voies,
Il faut dire que le manant
Les traitait peu civilement.
Il voulait arriver de bonne heure à la foire :

1 Même sujet imité par Rouget de Lisle.

Une longue perche en main,
Pierrot au marché voisin
Menait une troupe d'oies,
Et pressé qu'il était, très-peu civilement,
Les hâtait, les chassait, les poussait en avant,
Sans les laisser d'un pas s'écarter de leurs voies.
De colère gonflés, nos oisons cheminaient,
Et de leur guide entre eux vivement se plaignaient,
Quand survint un passant. Tous à rompre la tête
Les voilà de piailler en dressant leurs longs cous.
« Voyez, homme de bien, voyez comme nous traite
» Ce rustre, ce manant ! Des oisons tels que nous !
» Nous, descendus tout droit de ces saintes volailles
» Qu'on vit du Capitole affranchir les murailles ;

C'était là son excuse, et l'on sait par l'histoire
Que de tout temps l'appât du gain
Fut fatal aux oisons ainsi qu'au genre humain.
Ceux-là ne trouvaient pas la raison bien valable,
Et, rencontrant un voyageur,
Ils accusent ainsi leur rude conducteur :
« Est-il un sort plus misérable
» Que celui qu'on nous fait subir en cet endroit !
» Ce grossier paysan, d'une main téméraire,
» Nous chasse devant lui comme gens du vulgaire.
» L'ignorant ne sait pas le respect qu'il nous doit,
» A nous dont les aïeux, que partout on renomme,
» Ont été les sauveurs de Rome ! »
— « Bien ! admettons que cela soit.
» Mais pourquoi voulez-vous partager cette gloire?
» Demanda le passant. » — « Nos aïeux, dit l'histoire... »

» Karamsine et d'Hosier sont d'accord sur ce point.
» — Messieurs, je les en crois, et la fidèle histoire
» De vos nobles auteurs a conservé la gloire :
» Mais çà, parlons de vous. Vous ne dérogez point,
» J'espère, et soutenez une origine illustre?
» — Vraiment, de nos aïeux nous partageons le lustre.
» — Sans doute en imitant ce qu'ils ont fait de beau ;
» C'est fort bien. De vos faits tracez-moi le tableau :
» J'écoute. — Nos aïeux... — Passons, je sais de reste
» Qu'ils sauvèrent à Rome un désastre funeste.
» Mais vous, messieurs, mais vous? — Nos ancêtres... — Fort [bien,
» Mais vous, quels sont vos droits? Qu'avez-vous fait? — Nous, [rien. »
Si je voulais mater les insolentes joies
De tant d'oisons sans palme, aux airs pleins de hauteur,
Quel texte à commenter ! Chut ! indiscret censeur.
Le temps présent est l'arche du Seigneur.
Ne faisons pas crier les oies.

— « C'est vrai ; j'ai lu le fait tel qu'il est raconté,
» Mais vous, de quelle utilité ?... »
— « Rome par nos aïeux fut... » — « C'est la vérité ;
» Mais vous, qu'avez-vous fait ? je le demande encore. »
— « Nous ? rien. » — « Et pourquoi donc faut-il qu'on vous honore ?
» Laissez en repos vos aïeux :
» On célèbre à bon droit leurs exploits glorieux.
» Mais vous, sans un plus long reproche,
» Vous valez tout au plus la broche. »

Je pourrais prolonger ma fable et ses leçons :
Je m'arrête : je crains d'agacer les oisons.

LES MUSICIENS.

Un voisin à dîner invita son voisin.
Mais notre homme avait son dessein:
Comme il aimait fort la musique,
Il voulait à son hôte, au milieu du festin,
Faire subir un chœur plus ou moins harmonique.
Les chanteurs bravement, et sur des tons divers,
Criaient à tort et à travers.
Ils assourdissaient les oreilles
Du convive étonné de semblables merveilles.
« Morbleu! s'écria-t-il, vous trouvez cela beau!
» Mon cher, votre chœur braille à rompre le cerveau. »
— « Il est vrai, répondit son hôte,
» Qu'ils ont la voix un peu trop haute.
» Mais tous se conduisent si bien!
» Jamais ils ne sont pris de vin. »

Croyez-moi, mes amis, choquez un peu le verre,
Mais connaissez mieux votre affaire.

LE DUCAT [1].

L'instruction est-elle utile?
Le nier serait difficile.
Mais souvent pour nous le progrès
C'est le luxe avec ses excès,
C'est la corruption et sa trompeuse amorce.

[1] Le duc de Bassano a imité ainsi ce sujet :

Sous la charrue un rustre, en labourant son champ,
Fit rouler un objet d'assez mince apparence.
« C'est un ducat, dit un passant. »
— « Un ducat! quoi! de l'or! tu veux rire, je pense. »
— « Tu ne vois pas ce point brillant,
» Qui, de cet amas de poussière,
» Perçant l'enveloppe grossière,
» En vain décèle à ton œil ignorant
» De l'or pur le signe éclatant!
» Tu n'es pas fait pour le connaître.
» Puisque de cet objet le hasard te rend maître,
» Ducat ou non, cède-le-moi,
» Ces deux gros écus sont à toi. »
— « Deux gros écus pour un seul point qui brille,
» Dit à part soi le rustre ruminant,
» Je serais le plus sot des sots de ma famille,
» Si je n'essayais pas... Çà, monsieur le savant,

Gardons-nous, censeurs imprudents,
En voulant arracher aux gens leur rude écorce,
De dépouiller en même temps
Les cœurs de leur bonté, les âmes de leur force.
Laissons-leur la simplicité ;
Et pour un peu d'éclat dont on fait vanité,
Mais qui n'est souvent que mécompte,
N'attirons pas sur eux le malheur et la honte.
Si je voulais traiter à fond
La sainte vérité qu'en ces mots je résume,
Je pourrais, en homme profond,

» Voulez-vous à demain remettre cette affaire?
» Il est trop tard ce soir et la nuit porte avis. »
A peine a-t-il franchi le seuil de son logis,
Dans un étau le ducat il enserre.
D'abord à coups pressés, d'un couteau maladroit,
L'attaque sur la tranche, à l'envers, à l'endroit.
Puis, saisissant la pierre industrieuse,
Qui, servant dans nos prés sa main laborieuse,
De sa faux fatiguée aiguise le tranchant,
Sur le ducat passant et repassant,
Il fait si bien qu'enfin un éclat jaunissant
Vient réjouir sa vue.
Mais de plus fort il s'évertue.
Instrument plus puissant,
Sa lime est là, qui des dents de sa scie
Ranime chaque jour la dévorante ardeur,
Pour accomplir son inepte labeur.
Sous ses efforts le fer qui ronge et crie
Livre à l'or un dernier combat.
La nuit s'est écoulée et le jour va renaître :
Le passant avec lui doit bientôt reparaître.
Le rustre avec fierté lui montre le ducat.
« Je ne le connais plus, malgré son vain éclat,

Ecrire plus d'un gros volume.
Mais pourquoi de ces longs discours
Viendrais-je ici faire étalage ?
La fable, par son badinage
Pour mieux prouver le fait, arrive à mon secours.

Un moujik ignorant, — cette race est nombreuse, —

» S'il fut ducat, il a cessé de l'être ;
» Il valait par lui-même et non par sa splendeur.
» Réduit à cet état si mince,
» Privé de la marque du prince,
» Il a perdu son poids et sa valeur. »
Tel un enfant de la patrie
Qui dut en faire et la gloire et l'honneur :
La nature dans sa faveur
L'a marqué du sceau du génie.
S'il élabore en liberté
Les bouillons de sa séve active,
Son esprit généreux, dans sa vigueur native,
Etonnera son siècle et la postérité.
Vaine espérance! une cuistre s'en empare,
Et du fatras dont il se pare
Étourdit sa jeune raison ;
Il l'accable de son grimoire,
De mots il charge sa mémoire,
Veut des fruits avant la saison.
Il fatigue sa triste enfance,
Et finit par flétrir sa morne adolescence.
Heureux si, sous l'étau dont l'effort le pressa,
Sous la meule qui l'écrasa,
Et sous la lime qui l'usa,
Le génie expirant marque encor sa puissance
Par quelque lueur de talent.

Honnis soient donc également
Du rustre la crasse ignorance
Et le lourd savoir du pédant.

Trouve un jour à terre un ducat,
Non pas brillant d'un vif éclat,
Mais sale, tout couvert d'une couche rugueuse,
Et valable pourtant, malgré ce triste état.
En échange on offre à notre homme
Un équivalent de la somme,
C'est-à-dire trois fois plein sa main de gros sous.
— « Ah ! bah ! l'on se moque de nous,
» Pensa-t-il, — j'ai dans ma rubrique
» Un moyen de doubler la valeur du denier :
» On se l'arrachera tantôt. » — Notre rustique
Ramasse aussitôt de la brique,
Prend de la craie et du gravier,
Se met à l'œuvre et de son bras robuste
Frotte, use, nettoie à plaisir,
Tant qu'enfin selon son désir
Le ducat perd son aspect fruste,
Et montre un éclat jaunissant.
Mais son poids est moins lourd : il a perdu d'autant.

L'ORACLE [1].

Dans un temple païen jadis un dieu de bois
Prononçait de sages oracles.
Chacun recourait à sa voix,
Chacun croyait à ses miracles.
Aussi, chez la divinité,
L'or, l'argent, les riches offrandes
Arrivaient de chaque côté
En même temps que les demandes.
Il ne chômait jamais : du matin jusqu'au soir
La prière et l'encens invoquaient son savoir,
Tant on croyait à sa parole.
Mais un jour, ô stupeur ! ô honte ! notre idole
Se met à radoter, et n'articule plus
Que mots vides de sens, incohérents rébus ;
Et quand sur l'avenir sa voix parle et prononce,
L'événement toujours fait mentir sa réponse.

[1] Même sujet imité par Mollevaut.

Une idole rendait des oracles fameux,
Un jour elle devint d'une sottise extrême :
Le prêtre était changé, l'idole était la même.
Changer de secrétaire est parfois dangereux.

Chez les adorateurs grand fut l'étonnement.
« Où donc s'est envolé, disait la voix publique,
» Cette science prophétique ? »
Nous vous dirons tout franchement
Le secret de ce changement.
Un prêtre, se plaçant dans le creux de l'idole,
Au besoin prenait la parole :
S'il avait de l'esprit, la chose allait à bien
Et le succès était certain ;
Mais s'il était un sot, c'était bûche sur bûche :
De là l'Oracle qui trébuche.

On vit jadis chez nos aïeux
Des ministres, dit-on, fameux,
Dont la sagesse, en toute affaire,
Provenait d'un bon secrétaire.

LE BLUET.

Un Bluet fleurissait dans un lieu solitaire ;
Tout à coup il s'affaisse et se fane à moitié :
Il penche tristement sa tête vers la terre,
Il va mourir. — Sa voix murmure avec mystère
Et du Zéphire implore la pitié.
« Si tu ramenais la lumière,
» Disait-il, et si le soleil
» En recommençant sa carrière
» Venait tout raviver de son rayon vermeil
» A sa douce chaleur peut-être
» Moi-même je pourrais renaître. »
— « Je te trouve bien bon de compter sur cela !
» Lui dit un hanneton qui rampait près de là.
» Crois-tu que le soleil n'ait autre chose à faire
» Qu'à voir si ta tige prospère,
» Si tu vas produire des fleurs
» Ou bien si tu perds tes couleurs ?
» Ce n'est pas à cela qu'il pense;
» Crois-moi, son temps est précieux.
» Si tu pouvais voler comme moi dans les cieux,
» Tu saurais par expérience
» Qu'il réjouit les prés, les plaines, les sillons

» De ses vivifiants rayons.
» Il réchauffe de son haleine
» Le cèdre altier et le grand chêne;
» Il orne avec amour des plus riches couleurs
» Le calice embaumé des fleurs.
» Mais ces plantes qui sont si belles,
» As-tu donc autant de prix qu'elles?
» Le Temps avec sa faux n'y touche qu'à regret:
» Mais tu n'as ni beauté, ni parfum, toi, pauvret.
» Cesse d'importuner l'astre par ta prière,
» Et comprime ce vain désir;
» Il ne t'accordera ni regard ni lumière:
» Il faut te taire et puis mourir. »

Cependant le soleil dégagé de l'aurore,
Vient épancher de toutes parts
Ses bienfaisants rayons au royaume de Flore,
Et le Bluet reçoit ses célestes regards.
Aussitôt sa tige flétrie
Reprend une nouvelle vie.

O vous que le sort rend heureux!
Mortels environnés d'honneurs et de richesse,
Pour exemple prenez mon soleil généreux;
Ayez-le sous les yeux sans cesse.
Ses rayons descendus des cieux,
Il les répand sur le brin d'herbe
Comme sur le cèdre superbe;
La joie et le bonheur le suivent en tous lieux;
A son aspect, les cœurs plus chauds s'épanouissent;
Il les pénètre en les charmant,
Comme le reflet pur qui sort du diamant,
Et tous à l'envi le bénissent.

L'ÉCUREUIL.

Un Écureuil chez un Lion
S'était mis en condition,
Je ne sais trop pour quel office ;
Mais le fait est que son service
Plaisait au maître ; et c'est beaucoup :
Je dirai même que c'est tout.
On lui promit pour récompense
Des noisettes plein un chariot.
On lui promit, — mais ce beau mot
Ne lui remplissait pas la panse.
Le temps marchait : mon écureuil,
Souvent avec la larme à l'œil,
Devant son roi devait sourire
Du bout des dents et ne rien dire.
Il voit ses compagnons, quand il lève les yeux,
S'ébattre librement au haut de la coudrette,
Croquer à loisir la noisette ;
Il suit en clignotant leurs mouvements joyeux.
Quelquefois il voudrait s'élancer à leur suite ;
Mais, hélas !
Il n'a pas plutôt fait un pas
Qu'un service exigeant le réclame au plus vite.

Après avoir ainsi passé ses plus beaux jours,
L'âge vint : la faveur fit place à la disgrâce.
On lui dit, sans trop de détours,
Qu'il lui fallait vider la place.
Il obtint sa retraite, et son appointement
Fut payé fort exactement.
C'était un plein char de noisettes,
Excellentes, du meilleur goût :
On aurait pu chercher partout
Sans en trouver de plus parfaites.
Mais par malheur depuis longtemps
L'écureuil n'avait plus de dents.

L'OURS LABORIEUX.

Un paysan gagnait profit et subsistance
En courbant des arcs de collier [1].
Pour réussir dans ce métier
Il faut du temps et de la patience.
A son exemple un Ours veut aussi travailler.
Aussitôt on entend une verste à la ronde
La forêt qui gémit, qui retentit et gronde.
Martin l'Ours dévastait des centaines d'ormeaux,
De coudriers et de bouleaux.
Vain travail! au métier il ne pouvait se faire.
Il court au paysan et lui dit : — « Mon confrère,
» J'ai besoin d'un conseil : explique-moi ceci.
» Pourquoi donc, quand le bois se brise
» Entre mes griffes à ma guise
» Ne puis-je réussir à le courber aussi?
» Quel est le mot de la science? »
— « Mon cher, lui répond son voisin,
» Voici ce mot : la patience
» Dont tu n'as pas un léger brin. »

[1] Les arcs de collier, dans les attelages russes, sont des morceaux de bois recourbés qui surmontent le joug.

LES DEUX TONNEAUX.

Deux tonneaux cheminaient, l'un vide et l'autre plein
De vin.
Celui-ci se traînait à pas lents en silence ;
L'autre galopait en cadence,
Et les pavés avec fracas
Frémissaient du bruit de ses pas,
Au milieu des flots de poussière.
En l'entendant venir de loin,
Le passant effrayé se rangeait avec soin.
Malgré son allure moins fière,
Son compagnon silencieux
A mon sens valait beaucoup mieux.

Quiconque incessamment vante ses faits et gestes
N'est rien qu'un frivole hâbleur.
Les gens de poids et de valeur
Dans leurs discours sont plus modestes.
Un grand homme toujours agit
Sans jactance :
Sa forte tête réfléchit
En silence.

LE GRAND SEIGNEUR.

Un Grand Seigneur sortit un jour
De son alcôve fastueuse,
Et s'embarqua pour faire un tour
Dans la région ténébreuse
Où Pluton règne sans rival.
Bref, il mourut. Selon l'usage,
Il comparut au tribunal
Établi sur ce noir rivage :
« Quel était ton état civil,
» Ton nom, le lieu de ta naissance ? »
— « Persan et satrape, dit-il,
» Mais affaibli par la souffrance
» Je n'ai jamais pu diriger
» De ma personne aucune affaire,
» Et je faisais tout arranger
» Par les mains de mon secrétaire. »
— « Allons ! bien vite en paradis ! »
— « Cette justice est un scandale,
» Cria d'une façon brutale
» Mercure aux juges interdits. »
Éaque lui répondit : « Frère,
» Tu n'entends rien à cette affaire.

» N'as-tu pas compris aussitôt
» Que le défunt n'était qu'un sot ?
» Qu'aurait-il fait de sa puissance,
» S'il eût par malheur prétendu
» En user ? Tout était perdu ;
» Et du peuple dans la souffrance
» Tu n'aurais pu sécher les pleurs.
» Du ciel il lui faut les honneurs
» Pour son heureuse insuffisance. »

Hier au tribunal je vis un juge assis :
Oh ! celui-là pour sûr va droit en paradis !

LE CAFTAN DE TRICHKA [1].

De Trichka le caftan au coude était percé.
Vous croyez que notre homme est bien embarrassé;
    Point du tout : il coupe et retranche,
    Sur la longueur un quart de manche,
    L'ajoute à l'endroit déchiré :
    Voilà son caftan réparé !
Il est vrai que la manche un peu trop haut remonte.

(1) Même sujet, imité par le baron de Stassard.

Je voudrais vous parler de mon ami Jocrisse,
Parfois un peu distrait, parfois un peu novice,
    Mais néanmoins garçon d'esprit,
    Et qui, sous un mauvais habit
    Cache un cœur ennemi du vice.
    Victime, hélas ! de l'injustice,
Il errait certain jour, persécuté, proscrit,
    Sans que le malheur pût l'abattre.
Ses coudes rappelaient le pourpoint d'Henri quatre.
Pour qui manque d'argent, point d'étoffe à crédit.
    Comment faire ? il y réfléchit ;
Bref, il bouche les trous aux dépens de ses manches
    Que d'un bon tiers il raccourcit.
Chacun de le railler. Il dépouille ses hanches

Mais quoi ? ce n'est pas une honte.
Pourtant de mon Trichka l'on se moque et l'on rit.
— « Parbleu ! vous allez voir si je manque d'esprit,
» Répond-il ; le remède est trouvé dans ma tête ;
» Et mes manches seront bientôt
» Aussi longues qu'il le faut.
» Oh ! Trichka n'est pas une bête. »
Il se met à rogner les plis du vêtement
Afin de rallonger ses manches,
Et le rendosse tout content,
Quoique le caftan maintenant
Descende à peine jusqu'aux hanches.

J'ai vu bien des gens ainsi faits,
Qui, pour arranger une affaire,
L'embarrassent plus que jamais :
Alors en les regardant faire,
Je crois voir mon Trichka paré
Du caftan qu'il a réparé.

Des basques dont il fait manches à la Pierrot ;
Ce trait-là ne vient pas d'un sot.
Son habit n'est plus qu'une veste.
D'accord ; mais il en a la démarche plus leste.

Étendue ou restreinte au gré du magistrat,
Suivant le besoin, le caprice,
Grâce aux adroits oiseaux de nos hommes d'Etat,
Mainte Charte ressemble à l'habit de Jocrisse.

LE RENARD ET LA MARMOTTE.

« Où cours-tu donc ainsi, compère,
» Sans oser tourner ton regard ? »
Disait la Marmotte au Renard.
— « Hélas ! ma gentille commère,
» Sur moi la calomnie a versé son poison :
» Je suis chassé comme un fripon.
» Tu sais, je rendais la justice
» Là-bas dans certain poulailler ;
» Je n'avais aucun bénéfice
» A ce vilain et dur métier.
» La nuit, point de sommeil ; le jour, c'était à peine
» Si j'attrapais le temps de manger un morceau.
» Jamais un instant de repos.
» Ma santé s'en allait ; et voici que la haine
» M'a poursuivi, calomnié ;
» Enfin, je suis disgracié.
» Réfléchis donc en conscience :
» Que devient désormais ici-bas l'innocence,
» Si l'on en croit ainsi le calomniateur ?
» Eh quoi ! moi devenu voleur !
» Alors je serais fou, je pense !
» Voyons, je te prends à témoin :

» Me suis-je donc rendu coupable
» A tes yeux d'un crime semblable ?
» Rappelle-toi, pense avec soin. »
— « Non, mon cher; mais pourtant, je le dis à regret :
» Au museau je t'ai vu quelquefois du duvet. »

On voit plus d'un fonctionnaire
Soupirer en criant misère,
Comme s'il n'avait plus qu'un seul rouble à compter.
En effet par la ville on entend raconter,
Et tout le monde le proclame,
Qu'il n'a jamais rien eu par lui ni par sa femme.
Et pourtant vous voyez bientôt qu'avec le temps
Il bâtit une maisonnette,
Achète une campagne à beaux deniers comptants.
Comment balance-t-il dépenses et recette ?
S'il vous fallait au tribunal
Prouver qu'il a pris en cachette,
Vous auriez, je crois, bien du mal.
Et pourtant, chacun peut le dire :
Le duvet apparaît sur le museau du sire.

LE QUATUOR.

L'Ane, le Bouc, le Singe grand farceur,
Et l'Ours à la jambe cagneuse,
Eurent un jour l'idée heureuse
De s'unir pour jouer en chœur.
Ils trouvent quelque part, avec de la musique
Une basse, un alto, de plus deux violons,
Et sous les verts tilleuls aux tapis de gazons
Notre groupe philharmonique,
En jouant à tort à travers,
A la prétention d'enchanter l'univers.
Bientôt la séance publique
Commence, et l'on entend nos gens
Racler de leurs archets en dépit du bon sens.

« Mes amis, dit le Singe en faisant la grimace,
» Arrêtez, attendez ! cela va mal ainsi,
» Il faut que nous changions de place.
» Toi, Martin l'Ours, avec ta basse
» Assieds-toi vis-à-vis de l'alto par ici ;
» Nous autres, violons, nous serons face à face.
» Vous allez voir quel changement !
» Bois et monts se mettront en danse. »

Le Quatuor se place et bientôt recommence :
Mais tout va comme auparavant.
« Arrêtez ! j'ai trouvé le secret de l'affaire,
» Dit l'Ane en se mettant à braire.
» Pour réussir, il faut que nous soyons en rang. »
Le conseil plaît et paraît digne
D'être suivi : chacun s'aligne,
Et le concert reprend son train :
Mais c'est toujours même refrain.
Entre les concertants un vif débat s'engage
Sur la question de savoir
Dans quel ordre et comment s'asseoir.
Chacun donne un avis qu'il prétend le plus sage.

Attiré par tout ce tapage,
Un Rossignol survient : on lui soumet le cas.
« Arrêtez-vous, ami ; tirez-nous d'embarras :
» Arrangez-nous un peu notre concert, de grâce.
» Nous avons bien tout ce qu'il faut :
» Musique, instruments sans défaut ;
» Il ne nous reste plus qu'à bien nous mettre en place. »

— « Erreur ! illusion ! dit le chantre du soir.
» Si vous n'avez d'abord l'oreille et le savoir,
» Vous aurez beau changer de place et de rubrique,
» Vous ne saurez jamais faire de la musique. »

LE SAC [1].

Au fond d'une antichambre
Gisait, morfondu dans son coin,
Un Sac, qui, de janvier jusqu'à décembre,
Au besoin
Servait à maint valet pour nettoyer l'ordure
De sa chaussure.
Quand par un changement du sort,
Notre Sac, grâce au caprice du maître,
Est promu brusquement au rang de coffre-fort !
Pas moins ! — Dans un coffret de hêtre,
Tout bourré de ducats, on l'enferme avec soin.
Le maître le cajole, et le flatte et le choie;
Dans sa joie
Dire n'est besoin
Qu'il le garda si bien que ni cousin, ni mouche,
Ni même un coup de vent
Insolent
Ne vint le troubler en sa couche.

[1] La traduction de cette jolie fable est due à la plume élégante et facile de M. Michel Gerebzow, qui a bien voulu me la donner pour être insérée ici.

Bientôt la ville entière, *et ab hoc et ab hâc*
Vient deviser avec messire Sac.
Chacun s'éprend de ses charmes,
Et si par grand hasard son ventre est délié,
Chacun, attendri jusqu'aux larmes,
Se sentant pour le Sac furieuse amitié,
Pour lui témoigner sa tendresse,
Et lui sourit et le caresse.
Gonflé de tant d'honneurs, voilà que le magot
Fait jabot,
S'ébaudit, se rengorge, et s'enfle, et se redresse ;
En un mot
Se croyant grand docteur aussi bien qu'Aristote,
Maître Sac veut parler, — et maître Sac radote !
Il juge, il raille, il tranche, et, d'un air doctoral :
« Tel est, dit-il, un homme illustre,
» Et tel autre un franc animal !
» A mon sens celui-là ne fut jamais qu'un rustre,
» Et celui-ci finira mal! »
On l'écoute bouche béante ;
On applaudit cet oracle du goût,
Quoique les sornettes qu'il chante
Soient bonnes à dormir debout.
Car l'homme, hélas ! est ainsi fait partout
Qu'il croit qu'un Sac bien bourré de pistoles
Ne peut dire jamais que de sages paroles.
Mais jouit-il longtemps de ces honneurs frivoles ?
Tant que durèrent les écus !
Et puis on n'en eut plus de cure :
On vous le rejeta dans le coin à l'ordure
Et l'on n'y songea plus.

Je ne veux pas plaider contre la race humaine;

Mais combien n'est-il pas, parmi nos financiers,
Hauts et puissants seigneurs, boursiers, haussiers, baissiers
Toute gent à grosse bedaine,
A larges estomacs,
De ces sacs
Qui naguères,
Croquants, efflanqués, pauvres hères,
Et battant le pavé dans toutes les saisons,
En pêchant en eau trouble et sans trop de scrupule,
Ont triplé leur pécule;
Avec qui maintenant princes et hauts barons
Vont trinquer sans façons;
Qui hantent les salons de ces nobles patrices
Dont ils n'osaient jadis aborder les offices!
Aux yeux du monde, il n'est science ni vertus
Valant un million d'écus!
Toutefois gardez-vous de vous enfler trop vite,
Messieurs, et laissez-moi vous faire une leçon.
On respecte votre or, et non votre mérite :
Une simple faillite,
Et vous irez encor servir de paillasson!

L'AMITIÉ DES CHIENS [1].

Aux rayons du soleil deux Chiens de bonne mine,
Couchés tout près de la cuisine,
Reposaient amicalement,
Et discouraient au lieu d'aboyer au passant.
Un chien bien élevé n'est méchant qu'à la brune;
De là vient le proverbe : *aboyer à la lune.*
Nos compagnons médisaient des humains
A qui mieux mieux ; parlaient du sort des chiens,
Du cuisinier et de son avarice ;
De certains maîtres sans pitié;
Du bien, du mal, enfin de l'amitié.
« Il n'est point, disait l'un, de mal, que n'adoucisse
» Le tendre sentiment de deux cœurs bien unis;
» Tout est plaisir pour des amis ;
» Le bonheur est doublé, la peine est partagée ;
» Sans rien dire, on jouit rien qu'à se regarder.
» Mon âme serait soulagée
» Et mon emploi me semblerait léger
» Si par exemple ici nous vivions de la sorte.
» Destinés à garder tous deux la même porte,

[1] Imitation par M. Xavier de Maistre.

» Affables l'un pour l'autre, empressés, généreux,
» Nous pourrions dans la paix couler nos jours heureux :
» Ils le sont tous lorsqu'on s'aime.
» Qu'en penses-tu, Barbet? » —« Mais j'y songe moi-même,
» Reprit le camarade. » — « Au lieu de grommeler,
» De nous battre sans cesse et de nous quereller,
» Soyons amis, Briffaut, c'est moi qui t'en convie.
» Nous vivrons sans aigreur comme sans jalousie,
» Et nous ne verrons pas comment passe le temps :
» Nous irons côte à côte attaquer les manants :
» Ensemble on nous verra dormir et nous repaître,
» Jouer innocemment, caresser notre maître.
» Je me sens tout ému quand je pense à cela.
» Donne la patte, allons! » — « J'y consens, la voilà.
» Je suis tout prêt moi-même à pleurer de tendresse. »

Et nos amis de s'embrasser,
De battre de la queue et de se caresser.
Mais comme ils en étaient à hurler de tendresse,
Le marmiton leur jette un os.
La trêve est expirée : adieu les bons propos.
Oreste furieux s'élance sur Pylade ;
Il ne s'agit plus d'embrassade :
Nos deux amis jouant des dents,
Avec peine un seau d'eau calma les combattants.

D'une telle amitié l'exemple chez les hommes
Se rencontre souvent dans le siècle où nous sommes,
Et cette fable au vrai nous peint beaucoup de gens.
Ils sont tout feu, tout flamme : on dirait des amants.
Leur amitié sincère en proverbe est passée ;
Mais jetez-leur un os, vous verrez leur pensée :
Tous leurs beaux sentiments feront place aussitôt
A la tendresse de Briffaut.

L'AUTEUR ET LE VOLEUR [1].

Aux enfers un célèbre Auteur
Arrivait avec un Voleur.
La gloire du premier avait rempli le monde,
Et l'on vantait partout sa science profonde.
Mais il avait caché dans ses livres fameux
D'un venin corrupteur le charme insidieux.
Sous les dehors légers de la plaisanterie
Attaquant de sang-froid la morale et les mœurs,
Son talent trop vanté prépara les malheurs
Qui devaient après lui désoler la patrie.
Son compagnon, le long du grand chemin
Aurait peut-être aussi mérité quelque gloire
Si du bourreau le lacet inhumain
N'avait trop brusquement terminé son histoire.

Le couple voyageur à peine est présenté
Par les Parques inexorables
Que son destin est arrêté.
Un regard de Minos a jugé les coupables.
A son terrible tribunal,

[1] Imitation par M. Xavier de Maistre.

Sans rien dire, on connaît et le bien et le mal ;
Et chaque criminel voit dans sa conscience
Son procès tout écrit ainsi que sa sentence ;
De là sont à jamais bannis les avocats
Et les discours et les débats.
Au bout de deux chaînes pesantes
Qu'elle accroche aux voûtes brûlantes,
Mégère a bientôt suspendu
Deux grands chaudrons de fer fondu,
Qu'à l'ordre de Minos, de leurs mains parricides,
Remplissent d'eau les Danaïdes.
Les nouveaux venus, stupéfaits,
Se regardent et font une laide grimace,
En voyant ces tristes apprêts.
Ils grimpent cependant et vont prendre leur place.

Sous le Voleur on allume aussitôt
Un grand tas de bois sec de deux toises de haut,
Enduit de soufre et de bitume.
Déjà le bûcher fume,
Il petille, et la flamme entoure le chaudron,
Au grand déplaisir du larron,
Qui se repent d'avoir fureté sur la route.
Le tourbillon de feu monte jusqu'à la voûte.

Notre écrivain était mieux partagé :
Un petit feu prudemment ménagé,
Réchauffait doucement le sire,
Qui voyait sans pitié son camarade cuire.
Mais quelque temps après l'eau commence à frémir,
Et le philosophe à gémir.
L'impitoyable Tisiphone
Ajoute un peu de bois : voilà l'eau qui bouillonne :

Le fond du pot devient brûlant.
L'auteur soulève un pied, puis l'autre. Au même instant,
Vaincu par la douleur extrême,
Veut-il se plaindre ? au moindre mot
La furie ajoute un fagot :
Tant qu'à la fin il s'emporte et blasphème,
Et voit d'un œil plein de fureur
Le feu depuis longtemps éteint sous le Voleur.
« Eh quoi ! je subirai cet horrible supplice !
» Dit-il ; je brûlerai pendant l'éternité,
» Tandis que ce fripon prend un bain de santé !
» Des Dieux, puisqu'il en est, où donc est la justice ? »

Ainsi le ciel est gourmandé
Par le philosophe échaudé,
Lorsque Alecton, pour venger cette injure,
Sort tout à coup de l'abîme profond.
Mille serpents composent de son front
L'épouvantable chevelure.
Elle parle, et l'auteur, muet à son aspect,
Reconnaissant sa muse, écoute avec respect.

« Misérable ! oses-tu blâmer la Providence
» Dont la juste vengeance
» Pour tes crimes passés te punit aujourd'hui ?
» Ceux de cet assassin ont fini comme lui,
» Lorsqu'il a terminé sa vie.
» Mais le nombre des tiens croît et se multiplie
» Avec tes coupables écrits,
» Qui vont de siècle en siècle égarer les esprits.
» Tes os depuis longtemps sont réduits en poussière,
» Et le soleil jamais ne rouvre sa carrière

» Sans éclairer encor mille crimes nouveaux,
» Fruits tardifs, mais constants, de tes affreux travaux.
» A tes contemporains trop dangereux exemple,
» Le fauteur tour à tour et l'ennemi des Dieux,
» On te vit au théâtre être religieux
» Et profanateur dans le temple.
» Tu remplis l'univers du germe des forfaits
» Qui dans mille ans doivent éclore;
» Et lorsqu'ils auront vu leurs funestes effets,
» On les verra renaître encore.
» Souffre donc, malheureux, les tourments des enfers.
» Souffre jusques au temps où, dans tout l'univers,
» Tes livres corrupteurs auront cessé de nuire,
» Et lorsque les humains cesseront de les lire. »

A ces mots, Alecton plonge le mécréant
Au fond de l'eau bouillante, et, de son bras puissant,
Referme pour toujours, frémissant de colère,
Le couvercle de la chaudière.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.